

Nouvelle Série

Numéro 18-20
Décembre 1963-Décembre 1965

ETUDES MÉLANÉSIENNES

BULLETIN PÉRIODIQUE
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES MÉLANÉSIENNES



MUSÉE NÉO-CALÉDONIEN
NOUMÉA

ÉTUDES MÉLANÉSIENNES

BULLETIN PÉRIODIQUE
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES MÉLANÉSIENNES

SIÈGE SOCIAL : MUSÉE NÉO-CALÉDONIEN
NOUMÉA (NOUVELLE-CALÉDONIE)

Le Numéro : Membres de la Société. 100 Fr CFP
En Librairie..... 150 Fr CFP

Ce bulletin est destiné à toutes les Sociétés et Groupements d'Études Océaniques, aux Instituts, Musées et personnes que les questions d'Ethnographie et de Géographie humaine prises au sens le plus large sont susceptibles d'intéresser, et, au premier chef, à la population de la Mélanésie française. Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Nouvelles Hébrides. Notes sur les cases traditionnelles d'habitation et de réunion des îles du Centre sud, par B. HÉBERT.....	7
Nouveaux pétroglyphes du sud calédonien, par Luc CHEVALIER...	22
Cérémonies de l'incision à Malakula, par I. M. TAYLOR.....	34
Notes sur quelques objets rares, curieux ou anciens récoltés en Nouvelles Guinée, par W. STRAATMANS.....	44
Le massacre du « Star », par RON et MARJORIE CROCOMBE.....	51
Nouvelles Hébrides. Mégalithes de l'île Émau, par B. HÉBERT....	56
Étude démographique de la population autochtone de Port Sandwich-Mallicolo, par le médecin-capitaine MANNONI.....	62
Nouvelles Hébrides. Contribution à l'étude archéologique de l'île d'Éfaté et des îles avoisinantes par B. HÉBERT.....	71
Du Niaoulî au Goménol, par J. HOLLYMAN et L. CHEVALIER.....	99

NOUVELLES-HÉBRIDES

NOTE SUR LES CASES TRADITIONNELLES D'HABITATION ET DE RÉUNION DES ILES DU CENTRE SUD

PAR

B. HÉBERT

Administrateur en Chef des Affaires d'Outre-Mer.

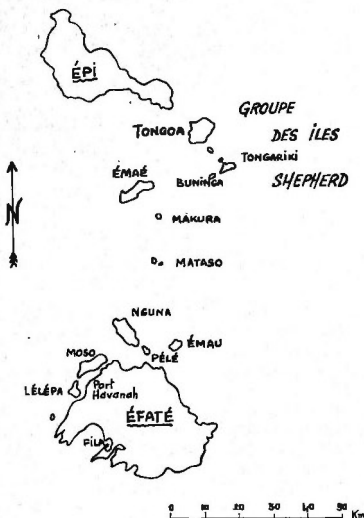
L'architecture de ses cases traditionnelles est une caractéristique bien particulière à la région des Nouvelles-Hébrides qui s'étend de l'île Éfaté comprise à l'île Épi (cf. carte).

En effet les cases traditionnelles des autres parties de l'archipel sont généralement bâties sur un plan rectangulaire ; leur toit est à double pente, descendant jusqu'au sol ou bien reposant sur une murette de pierres ou sur des pieux de bois ; leurs extrémités sont fermées par des parois verticales qui montent jusqu'au faite du toit et au bas de l'une d'entre elles, parfois des deux, une étroite ouverture verticale est aménagée en guise de porte (fig. 1, 2 et 3).

La case traditionnelle de la région qui nous occupe est nettement différente. Elle est bâtie sur un plan de forme elliptique, ses deux extrémités sont en abside, son toit est en « bateau renversé », descendant jusqu'au sol sur tout son pourtour sauf à l'emplacement de la porte qui est une longue et basse ouverture horizontalement taillée sur l'un des côtés (fig. 4).

Pratiquement ce type de case ne se rencontre plus que sur les trois îles principales du groupe des Shepherd : Tongoa, Tongariki et Buninga (fig. 5 et 6).

Toutefois leur existence antérieure sur Éfaté et sur les îles avoisinantes est attestée de nos jours par la présence de « cases cyclones » que certains villages continuent de construire. La « case cyclone » n'est ni plus ni moins que la partie centrale de la case traditionnelle, dépourvue de ses deux absides qui sont remplacées par des parois verticales en roseaux ou en planches et dans lesquelles porte et fenêtre sont aménagées (fig. 7 et 8).



Nouvelles-Hébrides : carte des îles du Centre-Sud.

D'autre part, les premiers voyageurs et les premiers missionnaires qui visitèrent et habitèrent Éfaté et les îles avoisinantes y ont trouvé ce même type de case et l'ont ainsi décrit :

— sur l'îlot Fila... « les huttes sont quelque peu différentes de celles des gens d'Aneytom en cela qu'on y pénètre par une longue ouverture située sur le côté au lieu d'y pénétrer par une extrémité. Elles sont plus grandes aussi que celles de ces derniers et elles ont bien meilleure apparence » (1).

(1) F. A. CAMPBELL... « A year in the New-Hebrides, Loyalty Islands, New Caledonia ». Geelong and Melbourne. 1873, p. 108.

— sur Éfaté, région Port-Havannah... « les huttes sont faites d'une charpente de bois couverte de chaume. Ce chaume est fait de roseaux, espèce d'herbe longue, et de feuilles de cocotier tressées, ou bien de la première manière uniquement. La forme courante de la hutte est celle d'un bateau renversé, avec une seule ouverture au milieu de l'un des côtés comme entrée ». (1)

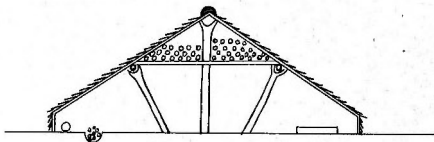


FIG. 1. — Case au village de Butmas, Espiritu Santo.

D'après J. Guiart « Espiritu Santo (Nouvelles-Hébrides) » collection l'Homme, librairie Plon, Paris, 1958, p. 27.

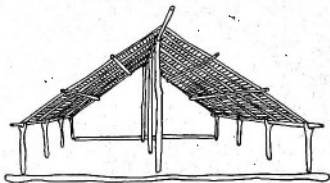


FIG. 2. — Case du nord-ouest de Malekula.

D'après A. B. Deacon « Malekula : a vanishing people in the New Hebrides » Georges Routledge and sons Ltd, London, 1934, p. 34.

— Sur Nguna.... « La maison ordinaire, *Na Suma*, a une forme qui ressemble beaucoup à une baleinière renversée, avec une longue et basse ouverture comme entrée au milieu du côté sous le vent et l'on doit se baisser pour y pénétrer. » (1).

(1) D. Mac DONALD. Rev. « Efate, New-Hebrides », report for 1892 of Australian Association for Advancement of Science. Vol. 4, p. 724. Sydney 1893.

(2) P. MILNE. Rev., cité par A. DON dans *Peter Milne of Nguna* Dunedin, 1927, p. 16.

La forme en « bateau renversé » est donnée par la construction ogivale de la charpente. Celle-ci consiste en des paires de poteaux courbés, plantés face à face sur le pourtour de la case et qui croisent leur extrémité supérieure pour soutenir la poutre faîtière. Ainsi l'intérieur de la case

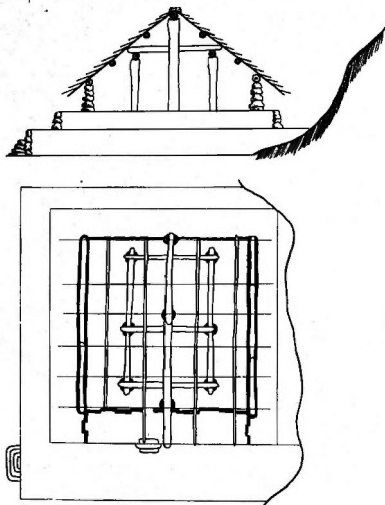


FIG. 3. — Coupe et plan d'une case à Vanualava, îles Banks.

est-il largement dégagé. En raison de sa forme aérodynamique et de l'épaisseur du chaume, la protection contre les intempéries est pratiquement totale tant qu'elle est en bon état. Elle résiste au vent et à la pluie. Enfin elle est silencieuse et ne laisse passer ni la forte chaleur ni l'intense humidité du climat ; aussi mon expérience personnelle me permet-elle de confirmer ce que P. MILNE écrivait : « Ces maisons sont tout à fait

confortables et meilleures sous certains aspects que les maisons à la mode nouvelle dans le style européen avec des murs.... » (1).

Telle était, telle est encore, « Na Suma » la case d'habitation traditionnelle.

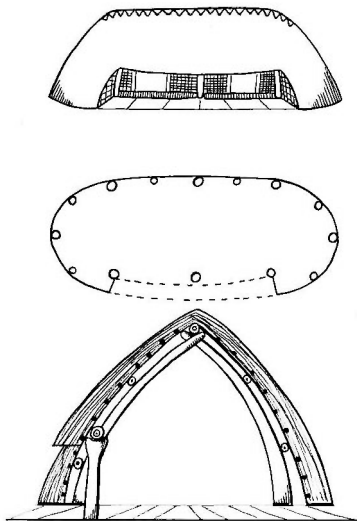


FIG. 4. — Na Suma

Les habitations des populations de la région qui nous occupe sont à présent groupées en villages plus ou moins importants et, pour la plupart, artificiellement créés par l'administration ou les missions. Elles étaient

(1) P. MILNE. Rev., cité par A. DON dans *Peter Milne of Ngama*, Immedin, 1927, p. 10.

ÉTUDES MÉLANÉSIENNES



FIG. 5. — *Na Suma* à Érata, île Tougariiki.



FIG. 6. — *Na Suma* à Mulool, île Buninga.



Fig. 7. — Case « cyclone » à Mara, île Émaé.



FIG. 8. — Case « cyclone » à Paunangnis, île Éfaté

ÉTUDES MÉLANÉSIENNES

NOMENCLATURE D'UNE GRANDE CASE COMMUNE (fig. 9, 10, 11).

DÉSIGNATION	DIALECTES	
	<i>Na Makura</i>	<i>Na Kanamenga</i>
a) grands piliers centraux	Na Mangui	
b) poteaux courbés	Na Toka	Na Toka
c) petits piliers de l'ouverture ou du pourtour	Na Hang	Na Sagua
d) poutres faitières ou longitudinales	Na Tamboat	Na Su
e) poutrelles faitières	Na Tamboat Susum	
f) poutrelles transversales	Na Kafirankot	
g) poutrelles sous-faitières	Na Tafira	
h) poutrelles sur-faitières	Na N'daleu	
i) poutres courbes, abside ouverte	Na Kelekel	
j) poutres courbes, abside fermée	Na N'dalidal	
k) linteaux latéraux ou de l'ouverture	Na Kilikalik	Na Sila
l) linteau supérieur	Na Iling	
m) pannes ordinaires	Na Kion	Na Sola
n) pannes de l'ouverture	Na Silatar	
o) lattes	Na Nérof	Na Rof
p) chaume en roseaux	Na Kinisila	
q) cloison de roseaux tressés	Na Totokon	
r) abside fermée	Na Mang	
s) côté fermé	Na Mbwei	
t) abside ouverte	Na Traman	
u) côté ouvert, porte	Na Katam	

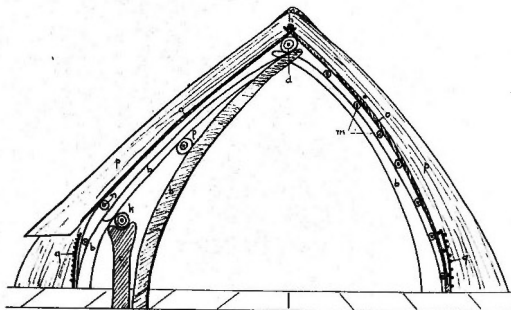


FIG. 9. — *Na Kamali na Toka*, de Itakuma, Ile Tongoa.

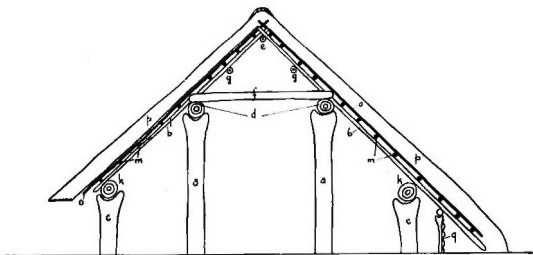


FIG. 10. — Na Kamali na mangui raru, d'Érata, île Tongariki.

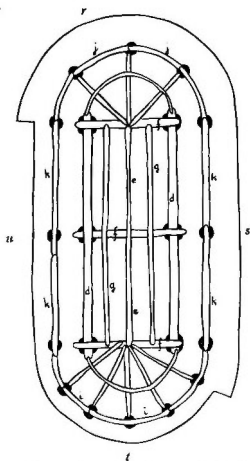


FIG. 11. — Na kamali na mangui raru, d'Érata, île Tongariki.

autrefois groupées en hameaux, *Na Toko-ana*, rassemblant les ressortissants immédiats de l'un des dignitaires titrés de la tribu. Selon les événements historiques, l'organisation foncière, les nécessités de la défense, les impératifs religieux, ces hameaux étaient parfois réunis mais ils étaient plus généralement assez éloignés les uns des autres. Le *Tokoana* porte le nom du lieu-dit, mais il est souvent désigné par le nom particulier de la grande case collective qui sert à la fois de bâtiment officiel au chef et aux dignitaires, de case de passage pour les alliés et de maison commune au peuple, du moins aux hommes. Cette case commune est appelée *Faréa* ou *Kamali* en Kanamenga ou en Makura, deux des principaux dialectes de la région.

Suivant l'importance numérique de la population du *Tokoana* et de ses alliés, la case commune est la réplique doublée, voire triplée, de la case d'habitation traditionnelle ; mais son ouverture est pratiquée tout le long, ou presque tout le long, du côté sous le vent et de l'une des absides. Ayant donc, en plus grand, la forme en bateau renversé de *Na Suma* elle est dite *Na Kamali Na Toka* (= à poteaux latéraux) (fig. 9).

Mais si son importance exige une solidité plus grande, on fait reposer la poutre faîtière sur une ligne de piliers centraux ; la case est alors appelée *Na Kamali Na Mangui* (= à poteaux centraux). Enfin, dans sa plus grande formule, les *Toka* deviennent les chevrons d'un grand toit à double pente et sont remplacés par une quadruple rangée de gros piliers dont ceux du centre forment une suite de hauts portiques ; la grande case est alors *Na Kamali Na Mangui Raru* (= à deux poteaux centraux) (fig. 10 et 11).

Dans ce cas sa partie centrale est comparable aux grandes cases traditionnelles des îles du centre et du nord de l'archipel (Mallicollo, Santo, Banks) mais la forme générale, l'existence des absides et la longue ouverture horizontale conservent à l'énorme construction le caractère original des cases traditionnelles de la région.

Si la population du *Tokoana* est peu nombreuse ou bien si son chef est de titre inférieur, ce dernier et ses ressortissants utilisent la case commune du groupement dont ils sont vassaux ou alliés.

Si l'on ne rencontre plus de ces grandes cases communes sur Êfaté et sur les îles avoisinantes, on sait qu'elles y existaient autrefois ; quelques ruines à Nguna et à Emau le prouvent et le R. P. Milne notait qu'à Nguna, le *Faréa*, *Town Hall* des villages... « ressemble beaucoup à la coque d'un navire renversé dont la poupe serait coupée, le laissant ainsi tout ouvert à l'extrémité qui est l'entrée principale du *Faréa*. En plus de celle-ci il y a aussi une longue et basse ouverture, du côté sous le vent, s'éten-

dant depuis l'extrémité ouverte jusqu'à environ la moitié de la longueur du Faréa, correspondant à l'entrée d'une maison ordinaire » (1).

Par contre il est encore possible de voir de ces grandes cases collectives sur les îles Tongoa et Tongariki où la population est nombreuse et l'organisation coutumière encore bien vivante (fig. 12 et 13).

C'est qu'en effet la construction d'un bâtiment de cette importance n'est possible que là où les bras ne manquent pas et sont bien encadrés. Elle est généralement motivée par la création d'un nouveau village ou la nomination d'un nouveau chef. La coutume prévoit elle-même, fort sagement d'ailleurs, qu'un chef incapable ou trop âgé peut résilier ses fonctions, faire procéder à la nomination de son successeur et, à cette occasion, faire édifier un nouveau *Kamal*. En accord avec les dignitaires qui forment son Conseil, il fixe l'époque du début des travaux, laquelle coïncide avec celle de la plantation des ignames ; il invite les détenteurs de champs d'ignames à réserver les plus gros tubercules de leur récolte aux cérémonies d'intronisation et d'inauguration ; lui-même fait préparer un de ses propres champs à cet effet. Son porte-parole, *Atafi*, recherche un site favorable qu'il indique aux dignitaires de la tribu. Puis il organise et dirige le débroussaillage et le nivellement du terrain pendant que les charpentiers, *Na Mataesau*, ayant choisi les arbres nécessaires, les abattent et dégrossissent sur place les énormes piliers. Ceux-ci seront ensuite traînés jusqu'au village au milieu d'un grand concours de peuple, au rythme des chants coutumiers qui accompagnent le transport des lourdes charges.

Les pièces principales de la charpente sont fournies et mises en place, selon leur rôle dans l'édifice, d'après l'ordre de préséance dans la tribu. C'est ainsi que :

- les plus hauts dignitaires, les anciens qui forment le Conseil, *Na Matua*, fournissent et placent les piliers principaux, *Na Toka*,
- les dignitaires de second rang, les guerriers et les hérauts, fournissent et placent les piliers de l'ouverture *Na Hang*,
- les dignitaires de troisième rang, les gardiens de la case d'habitation du chef, de la case collective, des jardins du chef, etc, fournissent et placent les linteaux de l'ouverture *Na Kilikalik*,
- puis les vassaux de moindre importance y compris ceux de l'extérieur fournissent et placent les pannes de la toiture *Na Kion*,
- enfin les gens du commun fournissent et placent les lattes *Na Nérof*

(1) P. MILNE. *Rev.*, cité par A. DON dans *Peter Milne of Nguma*, Dunedin 1927, p. 16.



FIG. 12. — *Na kamal*, d'Erata, île Tongariki.



FIG. 13. — *Na kamal*, de Lakila, île Tongariki.

et le chaume *Na Kinisil*, ainsi que tous les autres matériaux d'importance secondaire,

— mais ce sont tous les dignitaires réunis qui offrent et placent « l'oreiller du chef », *Na Iling*, linteau supérieur de l'ouverture, et c'est le chef lui-même qui fournit et fait placer la poutre faîtière *Na Tamboat*.

Il faut noter que les femmes, qui n'ont pas le droit de pénétrer dans la grande case commune, ne participent pas à sa construction proprement dite, mais elles aident à la récolte et au transport des matériaux et préparent les repas des travailleurs.

Chaque dignitaire surveille le travail de construction entre le *Toka* qu'il a fourni et le *Toka* voisin, vérifiant la position des pièces et la solidité des liens.

Des bois d'essences diverses sont utilisés mais généralement les *Toka* sont en *Na Mparo*, genre de pandanus ; les *hang* sont en *Na kumair*, les *Kilikalik* sont en *Na Tawo*, le badamier ; les *Tamboat* sont en *Na Mbatao*, l'arbre à pain ; les *Kion*, les *Tafira* et les *Tamboat Susum* sont en *Na Véno* et les *Nérof* sont découpés dans des fûts de *Na Mpumpu*, l'aréquier.

Le chaume, disposé avec soin et en grande épaisseur sur toute la carcasse, la recouvre uniformément, sans un angle et tel, lorsqu'il est neuf, un énorme cocon beige brillant au soleil. Sa lisière supérieure est tressée pour former un faitage serré sur l'arête du toit. Le long de l'ouverture il est strictement découpé à hauteur de poitrine en sorte que la pluie tombe le plus loin possible de l'intérieur, que la lumière y pénètre de manière diffuse et que, devant se baisser pour entrer, on ne puisse, de l'extérieur, atteindre avec une arme quelconque les gens qui s'y trouvent réunis.

Sur le pourtour intérieur court une basse cloison de roseaux tressés.

Au dessus de l'extrémité ouverte du *Kamal*, au bout de la poutre faîtière, on aménage un orifice dans le chaume, *Na Mala Ni Mala* « le trou de l'épervier », et l'on fixe sur la poutre un grand oiseau de bois peint aux ailes étendues qui symbolise l'esprit du chef veillant sur tous.

Ainsi la grande case commune est-elle en elle-même une représentation concrète de la tribu dont tous les éléments concourent à bâtir l'unité et à soutenir la puissance du chef.

On imagine aisément le travail que représente la construction de ces cases communes, l'abattage et le transport de troncs d'arbres pouvant atteindre 8 à 10 m, la mise en place de gros piliers enfoncés parfois à 1 ou 2 mètres dans le sol ou bien celle des énormes linteaux de l'ouverture, la coupe et le transport des poutrelles diverses, la préparation de kilomètres de lianes, de tonnes de roseaux, enfin la récolte de la nourriture et la pré-



FIG. 14. — *Na kamal*, de Lambukuti, île Tonga.



FIG. 15. — L'intérieur du *Na kamal*, de Brata.

paration des repas de tant et tant de personnes. Il est évident que dans les îles où la démographie a fortement décliné au cours du siècle dernier, telles Éfaté et ses environs, où l'autorité des chefs et des dignitaires s'est amoindrie, dont une bonne part de la population active travaille et vit à l'extérieur de la tribu, où le sens communautaire est battu en brèche par l'évolution individualiste, il n'est plus possible d'entreprendre de telles constructions.

En ce qui concerne les cases d'habitation, bois d'importation, tôle ondulée, clous et huisseries ouvrées remplacent les matériaux locaux des *suma* sinon esthétiquement ou hygiéniquement, du moins avec beaucoup moins d'ouvriers et beaucoup moins de peine. Et lorsqu'un cyclone balaie ces légers bâtiments, la puissance publique et les œuvres charitables sont à présent là pour aider à les remplacer aux moindres frais sinon gratuitement.

C'est pourquoi, avant qu'il soit trop tard, j'ai pensé qu'il était opportun de noter, même imparfaitement au cours de tournées malheureusement toujours trop hâtives, pour ceux qui ne sauront plus comment vivaient leurs aïeux et pour les curieux de ces choses, les principales caractéristiques des cases d'habitation et des grandes cases communes traditionnelles de cette région particulière de l'archipel néo-hébridais.

NOUVEAUX PÉTROGLYPHES DU SUD CALÉDONIEN

PAR

LUC CHEVALIER

Conservateur du Musée Néo-Calédonien.

Après la découverte et la description de nouveaux pétroglyphes du nord calédonien ⁽¹⁾, le travail entrepris pour un inventaire plus complet des pétroglyphes calédoniens a été poursuivi. Avec la collaboration des habitants et la chance aidant, il a été trouvé et relevé, dans la portion Nouméa-Paita (30 km) des sites nouveaux offrant une grande variété de motifs dont certains sont absolument inédits :



PLANCHE I. — Site de Yahoué.

SITE DE YAHOUÉ.

Sur ce site signalé par M. Transon, propriétaire du terrain, se trouvent plusieurs roches gravées et disséminées sous les lantana et les leucena depuis le bord de la rive gauche de la Yahoué jusqu'à mi-flanc de la pente de la propriété Transon (Planche I). Les motifs (Planche II, fig. 1-2-3-4-5) sont du type assez courant mais mention spéciale doit être faite pour celui de la fig. 3 où le motif « losange »

dont le plus grand fait 1,30 m de haut est très nettement gravé sur une paroi presque verticale. C'est la première fois que de tels motifs sont relevés.

(1) L. CHEVALIER. — Nouveaux pétroglyphes du Nord Calédonien. *Études Mélanésiennes*, n° 12-13, p. 82.

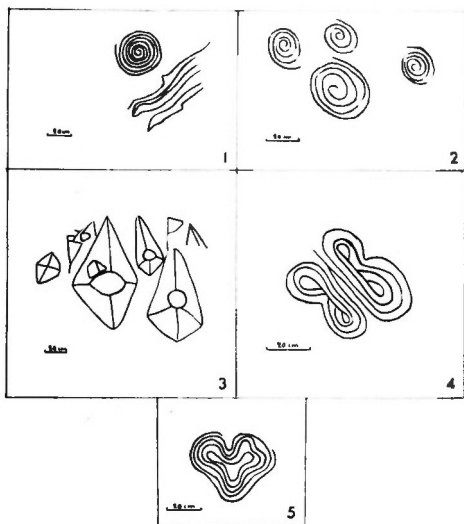


PLANCHE II. — Site de Yahoué.

SITE DE TONGHOUÉ.

A droite du sommet du col de Tonghoué, dans le sens SE-NO, sur une crête (P. T. 3. D.) une énorme roche présente 15 motifs particulièrement nombreux sur la face ouest (Planche III, fig. 1).

Bien qu'irrégulièrement conservés, les motifs offerts par ce site sont variés (Planche IV, fig. 1 à 15) et en plus des motifs cruciformes et circulaires classiques, les motifs des fig. 2 et 14 sont d'un type tout à fait nouveau et que nous appellerons « motif Rosace ». Nouveau également est le motif de la fig. 6.

SITE DE LA PLAINE ADAM (Dumbéa).

C'est en collaboration avec M. V. Fayard, propriétaire du terrain que ce site a été relevé sur des roches ne dépassant pas un volume de 1,3 m et isolées le long d'une arête couverte de niaoulis (Planche V, fig. 1, 2, 3, 4, 5).

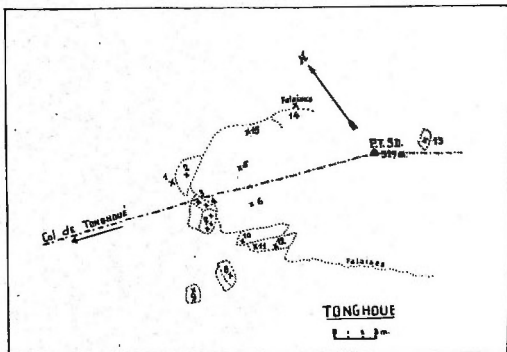


PLANCHE III. — Site de Tonghoué.

Les numéros portés ci-dessus correspondent aux chiffres des figures de la pl. IV et donnent la répartition des motifs sur l'ensemble des sites.

A 300 m au-dessus de la roche (fig. 4) se trouve l'emplacement encore très net d'un ancien village (tertres, allées, sillons à ignames etc...).

RÉGION DE PAITA

SITE DE KATIRAMONA (Planche VI).

Dans « Mégalithes calédoniens », Archambault signale et décrit dans cette région « la Roche Elise » que, de nos jours, un panneau posé par le

Syndicat d'Initiatives de Nouméa signale à l'attention des passants. Bien que connus, nous reproduisons en planche VII, fig. 1, 2, 3, les motifs de la roche Elise.

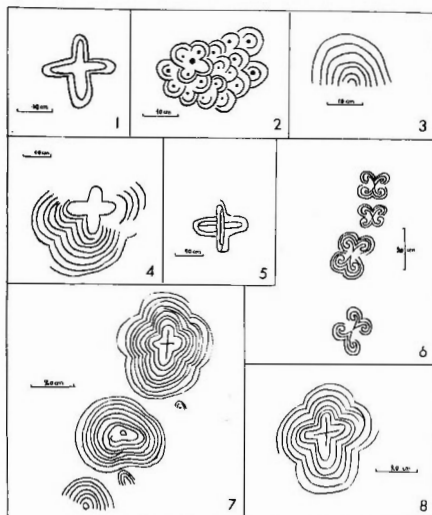


PLANCHE IV. — Site de Tonghoué

En outre, Archambault indique, dans le ravin situé en face de la roche Elise, la présence d'une grosse pierre montrant 12 pétroglyphes et qu'il nomme « Pierre Annie ». Malgré des recherches minutieuses, il a été impossible de retrouver la pierre Annie qui, peut-être, a été détruite au cours de l'exploitation, en ce lieu, d'une carrière de pierres par l'armée américaine pendant la guerre 1941-1945.

ROCHE LENGEREAU (Planche VIII, fig. 1 à 12).

« Toujours dans son même ouvrage, Archambault parle d'un pétroglyphe situé à 100 m plus haut que la roche Elise, pétroglyphe formé de rectangles contenus les uns dans les autres. » Je ne pus le reproduire,

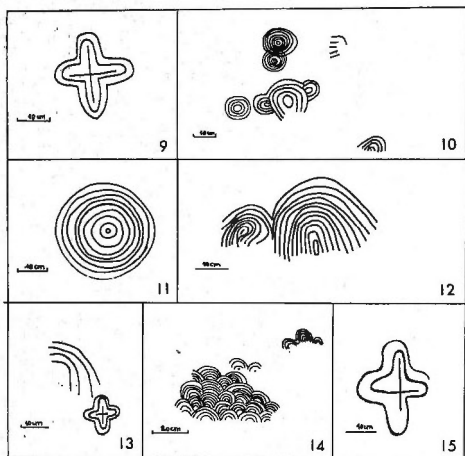


PLANCHE IV (suite). — Site de Tonghoué.

ajoute Archambault, sur mes photographies ; le ravin étroit, n'offrant guère de recul, en outre encombré de masses d'arbres, se prête difficilement aux opérations photographiques.

Nous avons retrouvé cette roche baptisée par Archambault « Roche Lengereau » qui se présente sous la forme d'une falaise d'une quinzaine de mètres de long sur 7 ou 8 mètres de haut. Après un débroussage et un nettoyage de cette falaise, ce n'était plus seulement devant 1 pétroglyphe,

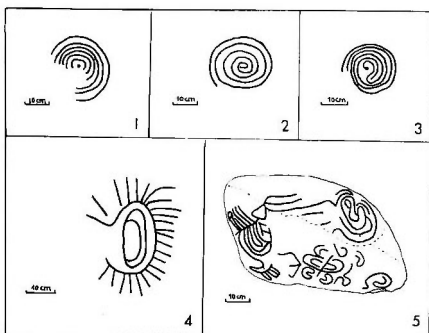


PLANCHE V. — Site de la plaine Adam.

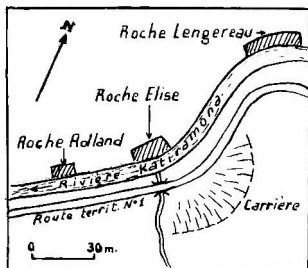


PLANCHE VI. — Site de Katiramona.

celui signalé par Archambault, que nous nous trouvions, mais devant un véritable site offrant 12 groupes d'inscriptions intéressant par leur nombre certes, mais surtout par la variété et la nouveauté des motifs.

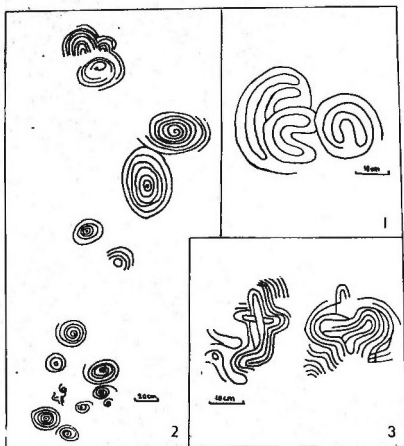


PLANCHE VII. — Site de Katiramona, roche Élise.

La figure 2, située au sommet de la falaise offre un motif très riche où l'auteur semble avoir poussé très loin l'idée de la « composition ». On imagine la position peu confortable que l'artiste a dû prendre pour graver, au sommet de la falaise, sur une pierre dure, un tel pétroglyphe.

La base de motif de la figure 5 est le « rectangle », très rare jusqu'à présent, traité d'une façon très variée. L'ensemble de ce pétroglyphe qui s'étale sur 1,235 m de haut a, malheureusement, subi, dans sa portion inférieure, une action érosive qui a fait disparaître une partie du motif.

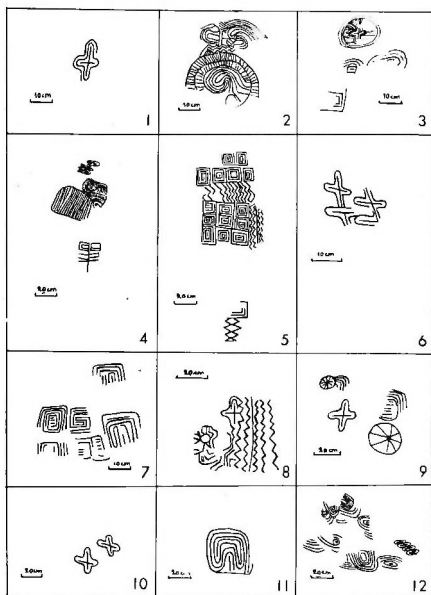


PLANCHE VIII. — Site de Katiramona, roche Leugercan.

ROCHE ROLLAND (Planche IX, fig. 1 à 6).

Découverte par M. J. Rolland en juin 1960, cette roche est située à 30 m plus bas que la roche Elise, sur la rive droite, dans le lit de la rivière Katiramona.

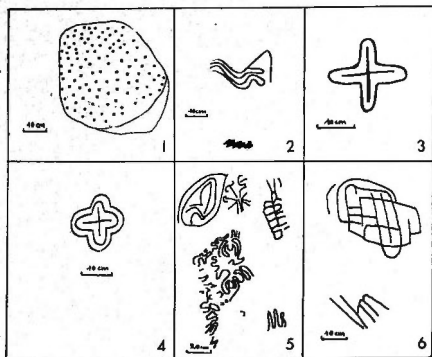


PLANCHE IX. — Site de Katiramona, roche Rolland.

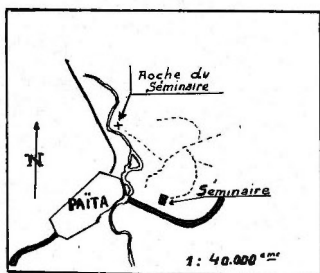


PLANCHE X. — Paita, roche du séminaire.

ROCHE DU SÉMINAIRE.

Situé à la prise d'eau du séminaire de Païta (Planche X), ce site, signalé par les Pères du séminaire, est formé d'un ensemble de 26 motifs variés (planche XI) sur une roche dodue apparaissant au milieu des niaoulis. En plus des cercles, spirales et croix on remarquera que le motif « étoile à cinq branches » y est traité plusieurs fois.

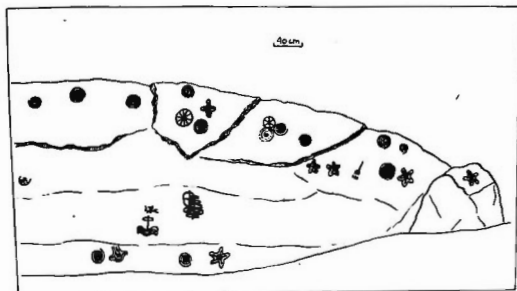


PLANCHE XI. — Roche du séminaire.

Le relevé des pétroglyphes effectué par Archambault dans un rayon de 30 km autour de Nouméa comprenait :

- Le site de la Mine Le Pic (flanc sud du mont Pidjitéré, Dumbéa) avec 40 pierres gravées.
- Le site de Koé (petites roches gravées réparties dans le lit de la rivière Dumbéa)
- La roche de la Conception
- La roche de La Coulée
- La roche de l'Ermitage.

A ces 6 sites connus viennent maintenant s'ajouter celui de Yahoué, Tonghoué, Plaine Adam, Roche Lengereau, Rolland, et roche du Séminaire.

Avec ces dernières découvertes l'inventaire des pétroglyphes calédoniens se monte aujourd'hui à 97 sites groupant 628 roches gravées et dont

la répartition géographique est illustrée par la carte suivante : (Planche XII).

En examinant cette carte mise à jour en mars 1964, on est frappé par la densité des sites de la côte Est et plus particulièrement dans la zone littorale Canala-Houailou-Ponérihouen, qui, à elle seule, totalise 320

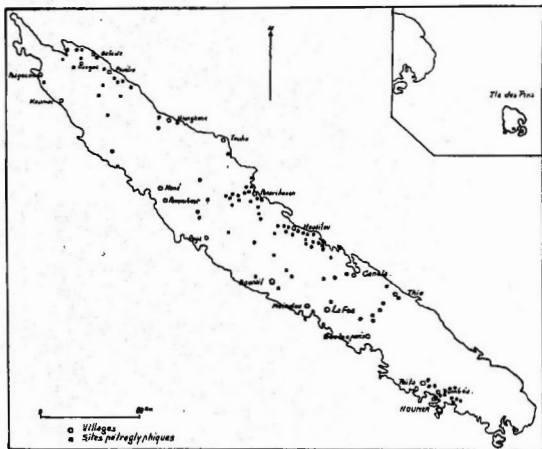


PLANCHE XII. — Carte pétrographique de la Nouvelle-Calédonie mise à jour en mars 1964.

pierres gravées. La vallée de Ponérihouen est la plus riche avec 140 pierres pour 11 sites seulement parmi lesquels mentionnons : le site de Bhraghra : 52 pierres, le site de Nécharihouen ; 32 pierres. Le site le plus important actuellement connu en Nouvelle-Calédonie est celui du mont Kassducou, près de Kua qui comprend à lui seul, 104 pierres gravées.

Sur la côte Ouest, les sites semblent moins nombreux et très dispersés

et il ne faudrait pas en conclure que la côte Est ait pu être une zone d'élection particulière pour ces manifestations rupestres. Il ne faut pas oublier que M. Archambault, le grand découvreur des pétroglyphes calédoniens, a, dans ses déplacements professionnels, parcouru les deux côtes, bien sur, mais que le relief de la côte Est l'a mis immédiatement en face des grandes vallées qu'il a pu pénétrer et fouiller directement. Tandis que sur la côte Ouest, Archambault a eu surtout à fouler la « grande plaine côtière » et n'a pas eu autant l'occasion de s'enfoncer dans les vallées de la Chaîne.

Nous sommes convaincus, en fonction de l'expérience fructueuse de ces cinq dernières années, que par une recherche systématique et avec l'aide précieuse des habitants de l'Intérieur de nombreux et nouveaux sites pourront être découverts le long de la côte Ouest.

Nouméa, le 1^{er} mars 1964.

« INCISION RITES ON MALEKULA »

BY

I. M. TAYLOR

I. INTRODUCTION.

« Circumcision » is the general term applied to both circumcision and incision throughout the New Hebrides. The common practice however is incision. As the names imply circumcision means cutting around, the operation involving removal of skin around the member, while incision requires only a single dorsal cut and no removal of flesh.

Malekula is unique in the Western Pacific in that both circumcision and incision are carried out on the one island. Furthermore nowhere else in the Western Pacific is circumcision practised ⁽¹⁾, (not including the Mandated Territory of New Guinea).

Preparations for Incision Ceremony.

High up in the Northern hills of South West Bay on Malekula Island, preparations had been in progress for the initiation of seven village boys. A small self-supporting village was created in the hills exclusively for the candidates. They were to live there, isolated from other villages and especially women-folk, for two or three weeks. A large thatch and bamboo house and a separate kitchen were erected, and stocks of food and firewood brought in.

In the centre of the village a strange-looking structure had been erected. It resembled a rustic park bench. It consisted of sticks planted firmly in the ground to which bamboo poles had been tied. It was nothing more than a seat, but was specially significant. It was the place of operation, and was intended to accommodate up to three boys at a time. The central place on the seat attracted most attention. There could be seen a bundle of new leaves, bound to the seat, forming a type or cushion. On this cushion

(1) A. B. DEACON, « Malekula », p. 268. Also T. HARRISON, « Savage Civilization », p. 409.

the candidate would sit for his ordeal of incision. The leaves would act not unlike « Kleenex Tissues ». When the operation had been completed the bloody mess could be cleared away quickly, by removing the top layer of leaf. A clean cushion would then be ready for the next performance.

There were also holes dug in the ground all around the village area. No mystery about these — they were the pudding holes, and beside each



FIG. 1. — South west bay.
Showing Tenstick Is. on the right and the lagoon on the left.

was stacked a number of smooth round stones. Just prior to the day of ceremony cooks came, preheated the stones in the holes, then removed the fire and ashes, packed the stones round the pudding in the hole, and buried the lot. There the concoctions of grated manioc, yam, banana, or taro wrapped in special leaves, lay cooking in the warm earth ovens until the incisions were completed.

The ceremony was carried out with due solemnity, though one or two on the sidelines treated the matter light-heartedly. To the boys, the man who operated, the fathers, and close uncles, it was a long awaited, and serious occasion. Seven boys were entering a new stage of life on that hill-top in South West Bay. They waited in their nagamals ⁽¹⁾ with strained feelings for the calling of their names.

(1) Nagamal is the name for any house exclusive to men and boys.

When the first name was called a fine-looking, strapping lad of about 15 or 16 years ⁽¹⁾ emerged from the semi-darkness of the house into the grey light of day. He was completely naked, and because of his age and matured physic, felt the embarrassment of his position. Dozens of pairs of eyes followed his self-conscious strides across the 40 or 50 yards of cleared ground. This did not lessen the acute embarrassment he felt in his unclothed state. As he headed towards the centrally situated bamboo seat, passing through the groups of curious watchers, he could not help letting his right hand fall down in front of him, covering himself from view.

On reaching the seat he was surrounded by a small crowd eager to witness the operation. One man took up a position directly behind the seated lad. At the right moment his job was to grip the boy tightly round the waist to prevent too much movement during squirming under severe pain. Two more ranged themselves on either side to hold his arms. Others squatted in front of the seat ready to hold his legs, or any part of his body liable to move. Thus the lad sat awaiting his ordeal, outwardly brave and unconcerned. He only, knew the turmoil of fear and uncertainty raging near the pit of his stomach.

2. INITIATION INTO MANHOOD.

We might do well to pause and consider the reason for the act of incision and circumcision in the New Hebrides. Reasons of health do not enter in. It is plain to see, however, on Malekula some cases where the operation would bring relief and better health. Initiation into manhood appears to be the major thought among the bush-dwellers (of whom there are a great number yet on Malekula). Through the operation boys are introduced to adulthood, new responsibilities are undertaken, privileges won. Self respect is increased. Boys and parents experience a certain amount of pride.

Speaking of the initiation of Big Nambus boys T. Harrison says, « The whole process is the making of boy into young man. A trial of character and an education in patience and determination... And at the end of the hundred days — Oh, boy ! — the proud lad comes out, feathered and coconut oiled, wearing for the first time his nambas penis-wrapper. That is a proud day for parents and mothers's brothers who have come over especially... That night the boy has put behind him childish things ⁽²⁾.

(1) Only in recent years have parents begun to record seriously birth dates.

(2) T. HARRISON, *ibid.*, p. 409, 410.

Certainly among the bush-dwellers circumcision and incision are considered to be a boy's debut into maturity, his coming-of-age. And amongst the Big Nambas the importance of the occasion is heightened by the fact that many of the lads have had to wait 16 or 17 years. This is because of a strong custom that the rite can only be performed when the High Chief gives permission. Often this is delayed for long periods waiting for the Chief's own sons to reach a suitable age for initiation. Thus it is not un-



FIG. 2. — Medical Dresser Spokay Aluet, his wife Nural Lloyd, baby girl Lorelli.

common to see lads of 16 and 17 years walking about the village naked and unabashed.

A Shifting of Emphasis.

Amongst the established Christian villages on Malekula the picture is slightly different. It is interesting to observe the change in conscience and outlook towards nakedness brought about by the introduction of clothing. As a general rule a New Hebridean who has learnt to hide his body beneath an assortment of clothing, quickly forgets that he once walked about unconcerned about his nakedness. He now becomes quite embarrassed about uncovering himself in the presence of others. In fact he even retains part of his clothing when hathing privately ! One can well ima-

gine what an ordeal it must be for a young lad of 16 years or more facing the stares of parents, relations, and strangers, during the initiation ceremonies !

At the same time there seems to be a shifting of emphasis regarding the reasons for initiation amongst Christian natives. Is it unreasonable to suggest that the wearing of clothing has caused this radical change of thought ? Consider first of all that for the bush-dwellers the initiation of boys by incision and circumcision was inescapably bound up with the covering of the penis by a nambus wrapping. In other words the bush lad passed from childish nakedness, through incision, to adult respectability, and the covering-up of himself in « bush clothing ». For the Christian native lad the first part of this cycle is eliminated at a very early age. Almost from the toddler stage he learns to hide himself from view by wearing trousers or lava-lava. Whereas for the bush lad the nambus is the outward sign of his entry into manhood, for the Christian lad, who is always covered anyway, no such tangible evidence is necessary. Whereas one can look at a bush lad and confirm without a doubt that he has passed the test of initiation, it is anyone's guess with the Christian lad. Much of the urgency of the rite, if not the very need for it, has been overcome. It's only fair to quote, however, for what it's worth, the adamant statement of one Malekulan. He said you can tell when a boy has not been circumcised. He is not strong, and looks pasty and under-developed. When asked if it were possible to find a grown man on Malekula who had not passed through the initiation, he replied, definitely not !

Where does the emphasis lie then ? For Christian natives there is still the thought of entry into manhood, but it is hardly the major consideration. Honest investigation and enquiry has produced the following interesting reasons for the rite. Firstly, initiation is a custom of their fathers. Therefore it should be carried on. Secondly, it is a sign of growing up, and a milestone in village history. It marks a stage in the boy's life, though not with the same intensity as in the days gone by. Thirdly, it is supposed to improve sex relations. On more than one occasion it has been said, no woman would want to marry an uncircumcised boy ! The implication was that he could not give sufficient physical pleasure.

It is obvious in South West Bay that even some of these ideas are changing. The emphasis is shifting to one of indifference about the rite. More and more boys are being left to decide for themselves, and more and more cases are being brought to the Dispensary. Incision and circumcision are becoming interchangeable. Perhaps it will not be long before one can truly say, Clothes, not initiation, make the man !

3. THE OPERATOR.

The boy on the green cushioned seat watched with trepidation as the operator made preparations for the incision. The operator on this occasion was a local South West Bay Native Medical Dresser. He had received two years training at Paton Memorial Hospital, Vila. There his main training had been in Dispensary and Outpatients work. The course did not



FIG. 3. — Incision rite.

include lessons in circumcision or incision. It is not considered safe for Medical Dressers to perform this operation. But they do it never-the-less, and in all fairness it must be admitted that they do a satisfactory job. If the dressers did not do it the operation would be performed by clumsier hands, sharp bamboo would replace scissors, leaf medicine would replace Dettol, Flavine Emulsion, Tinc. Benz. Co. and Penicillin.

The Dresser produced his tools of trade. A blackened saucepan, on a battered Primus accommodated a dental syringe, needles, dressing scissors, 5" forceps, and a razor blade. A canvas knapsack contained bandages, cotton wool, lint, Procaine cartridges. S. V. M. and the medicines mentioned in the last paragraph. A former Medical Dresser called John assisted with the sterilising. It was a grey day, but not raining. There

was sufficient light both for the operation, and for photography. Pictures were allowed as long as they were not later shown to locals. Furthermore it was agreed that where possible the boys faces should be covered from view. While honest attempts were made to comply with the latter it was sometimes overlooked in the excitement.

Injections of Procaine into the foreskin were made, after which the lad was given some time to relax. A second boy was called to take the place next to him. This lad was also about 16 years, of excellent physique. He too covered himself with his hand. He was given the same treatment — local anaesthetic. A third boy now took his place on the bamboo seat. This was a younger lad, about 12 years old. He almost darted out of the naga-mal making no attempt to hide himself behind his hand, and showing no signs of embarrassment. He sat next to his friends of like state, looking eager to get the whole thing over. The first initiate was now quite ready for cutting.

An unkind cut.

The Dresser took the scissors from the saucepan, and began the operation. First he drew the prepuce forward as far as possible, and inserted one blade of the scissors well up inside towards the corona. A dorsal cut was made. Blood fell onto the banana leaf cushion and the boy cried out from the pain. Those gathered around him were prepared for this, and as his cries rent the air, a chorus of louder cries went up in unison with the boys. The scissors went on cutting, and his cries grew louder. When the scissors could penetrate no further he took a razor blade to complete the operation.

It is interesting to note that the cries of the menfolk in unison with the lad's were not made in mockery, or sympathy. It was considered a disgrace for the boy's cries to be heard by the women folk, who may happen to be working nearby in the gardens. On top of the hill sound would carry down to the villages too. This would never do. All sounds of pain and distress had to be drowned out. Which all added to the drama.

For a lad of 15 or more, of strong well-developed physique, the operation was painful indeed. The foreskin was thick, and sensitive. The smaller boys went through the ordeal with flying colours. The older boys literally screamed with the pain. This in spite of Procaine injections. There is a moral here to get the initiation over early, from the point of view of embarrassment, as well as pain.

The last stages of operation.

Where the scissors could not reach, the razor blade was more successful. With this the final straightening of the cut was made. Remember that only a single straight cut, extending to a position just behind the corona, was performed. No skin was removed. This is important because



FIG. 4. — Incision rite.

it shows that the people are wary of cutting the fraenal artery. It also has the advantage of eliminating clamping off, tying up, or suturing.

It is doubtful whether circumcision practised amongst Big Nambus people avoids contact with the fraenal artery. From the description given by A. B. Deacon it would appear the artery is severed. « One man holds the boy from behind, clasping him with his hands across his chest, while another operates. A piece of wood is inserted under the foreskin, and a dorsal slit made with a bamboo knife; then the foreskin is cut round on either side to the ligature below, the fragment thus detached being

thrown away into the water. « The fruit of the wild orange is now roasted and the bitter fumes allowed to pass over the wound to stop the flow of blood, after which it is dressed with the medicine prepared the previous day and bound round with a grass called *rovni*. » (1)

The last cutting concluded, many heads were craned over people's shoulders to examine the handiwork of the Medical Dresser. Really, little could be seen but a gory mess. The banana cushion on which the initiate sat had changed to a technicolour of red, green, and black-red blood, green leaf, and a hundred buzzing flies. The strain of the ordeal was written clearly on the initiate's face. As the men released their grip on his arms and legs he quickly brushed the tears from his eyes and inspected the work of the Dresser.

Only the cleaning up and the dressing of the wound remained. This involved the use of an antiseptic, and the application of cotton wool soaked in Tinc. Benz. Co. (Friar's Balsam). The operation of incision was now completed and the lad was led off to a place apart, where another strange ceremony began. The top layer of banana leaf was removed and the next initiate took his place in the centre of the bamboo seat. The ceremony proceeded.

4. *Exchange of gifts.*

One by one the initiates, their ordeal concluded, found their way to the small clearing, where each seated himself, still naked, on logs of wood. Legs apart, and heads hung wearily, they awaited their first meal of the day. Water was poured from a bamboo stick into a leaf cup. The first pudding taken from the ground was cut up and divided amongst the boys. They ate with little enthusiasm, still conscious of the curious stares of the visitors. The meal concluded, the fathers, guardians, and uncles of the boys began an unusual parade. All manner of bags, purses, and containers were produced, from which money was taken. The father of the boy extracted a pound note, (or more or less), and made his way through the naked throng to his son. He placed the money in the boy's hand. The next move came from another of the boy's relations, who came forward and accepted the gift. He in turn placed 10/- (or similar sum) in the same boy's hand and retreated. This apparently was his gift to the boy, not to the father. The father collected it from the boy's hand and gave it to someone to hold in trust for the lad.

(1) A. B. DEACON, *ibid.*, p. 263.

Picture the confusion ! One man may have been involved in transactions embracing two or three boys, and some six or seven fathers were exchanging gifts through their sons at one time. Only a movie camera could have successfully captured and imparted the strange animation of that scene. (With the bush dwellers this exchange of gifts is done with pigs !)

When the « pound-shilling-and-pence pantomime » was concluded the boys were allowed at last to retire to their nagamal. Here they lay on their sleeping mats contemplating the two or three weeks of retirement and inactivity which lay ahead. The final scene was enacted outside the nagamal. The parents, relations and visitors joined together in a feast of puddings, after which they vacated the hilltop. The boys began their valetudinarian vigil.

NOTES SUR QUELQUES OBJETS RARES CURIEUX OU ANCIENS RÉCOLTÉS EN NOUVELLE-GUINÉE

PAR

W. STRAATMANS

*Chargé de Recherches,
Research School of Pacific Studies,
Australian National University.*

W. Straatmans, actuellement attaché à l'École des Hautes Études du Pacifique de l'Université Nationale Australienne, appartient, il y a un peu plus de dix ans, au personnel technique de la Commission du Pacifique Sud. Il passa alors quelques années en Nouvelle-Calédonie et est resté depuis en contact avec notre Société. Nous sommes heureux de publier les notes jointes qu'il a bien voulu rédiger pour « Études Mélanésiennes ».

J. BARRAU.

Ces notes décrivent quatre objets intéressants récoltés par l'auteur dans le territoire de Papouasie et Nouvelle-Guinée. Il s'agit là de notes préliminaires et de ce fait certainement incomplètes. Il reste à identifier ces objets de façon plus précise et à les dater.

Ces notes sont publiées afin d'attirer l'attention des spécialistes sur les objets décrits, qu'il sera ainsi possible de comparer avec ceux existant sans doute dans d'autres collections.

L'auteur accueillera avec plaisir tous renseignements et commentaires que voudront bien lui adresser les lecteurs d'« Études Mélanésiennes » connaissant des objets semblables ou comparables.

Les objets décrits dans ces notes ont été récoltés en Nouvelle-Guinée au cours de deux années que l'auteur y a passé de novembre 1962 à ce jour dans le cadre d'une mission de recherches d'économie rurale que lui a confié l'Université nationale Australienne.

L'auteur ayant vécu dans les villages, en contact étroit avec les autochtones, a pu les bien connaître. Dans ce climat de confiance, d'assez nom-

breux objets qui pour des raisons surtout magiques étaient conservés en en cachette lui ont été montrés. Certains d'entre eux ont pu être achetés.

Les objets de pierre qu'il fut possible d'acheter étaient pour la plupart d'un type assez commun, pierre de hache ou d'herminette, ou encore battoir à tissu d'écorce.

D'autres objets de pierre semblaient être conservés principalement pour leur forme curieuse, et, dans certains cas, il n'a pas été possible de déterminer leur usage passé.

Les objets de bois sculpté, également vus par l'auteur constituent bien sûr une autre catégorie.

Quelques objets ont été choisis et leur description fait suite :

- 1) une sculpture (pierre) représentant un oiseau ;
- 2) une hache de pierre de style ancien ;
- 3) un ensemble de quatre pierres magiques ;
- 4) une sculpture (bois) représentant un casoar.

I. — SCULPTURE (PIERRE) REPRÉSENTANT UN OISEAU.

Cet objet est sculpté dans un micro-granite brun clair : de facture pré-historique, son usure est apparente sans perdre pour autant sa texture et son poli.



Comme on pourra le constater sur la photographie jointe, forme et expression de cet objet sont particulièrement frappantes.

L'emplacement des yeux, légèrement proéminents, est nettement indiqué.

Cet objet peut avoir servi de couvercle ou de bouchon à un récipient de pierre. Il fut récolté au village DU dans la groupe tribal KERE en pays Sina Sina, Chimbu oriental, à l'est des hautes terres de la Nouvelle-Guinée.

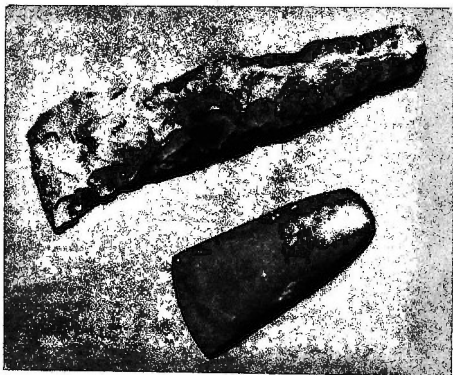
Les autochtones nous disent qu'ils n'avaient aucune connaissance traditionnelle de l'origine ou de l'usage de cet objet. Ils le considèrent comme appartenant à la même catégorie d'objets que les pilons et mortiers de granite ou diorite qui sont des trouvailles archéologiques accidentelles mais communes dans les hautes terres de la Nouvelle-Guinée.

L'origine et l'usage passé de ces pilons et mortiers est pour l'instant inconnu, et ceci s'applique aussi à l'objet qui vient d'être décrit.

II. — HACHE DE PIERRE TAILLÉE DE TYPE ANCIEN.

Cet objet semble être le prototype des haches de pierre polie de forme et style divers qui sont, encore de nos jours, assez communes en Nouvelle-Guinée.

Sur la photo jointe, on a placé côte à côte cette hache de pierre taillée et une hache de pierre polie. On pourra constater que la hache taillée a été façonnée avec soin, particulièrement sur le tranchant. On notera la



courbe légère « en faucille » de l'extrémité tranchante. L'autre extrémité est relativement lisse sur environ 6 cm, et pourrait laisser penser que ceci a été fait à dessin pour rendre plus facile la tenue en main de l'objet.

Le soin apporté à l'exécution de ce dernier est frappant. Le matériau est un silex grisâtre.

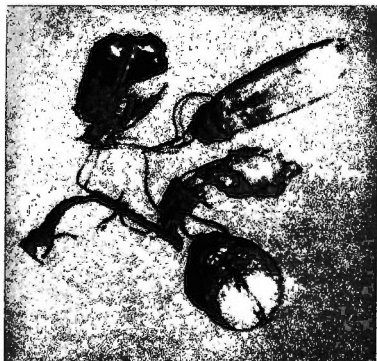
Cette hache a été trouvée au même village, DU, que l'objet précédent. Là encore, les autochtones n'ont pu fournir aucun renseignement sur l'origine, l'utilisation ancienne, les fabricants de cet outil.

C'était le seul spécimen de hache de ce style qu'ils connaissaient et ils s'accordaient à le considérer comme un objet des temps très anciens. Ils n'avaient conservé cet objet que parce qu'il présentait certaine ressemblance avec leurs haches de pierre polie. On insistera encore sur le fait que cet objet était le seul de sa sorte que possédaient les villageois de DU.

III. — UN ENSEMBLE DE QUATRE PIERRES MAGIQUES.

Cet objet est constitué de quatre « pierres » de natures différentes rassemblées en un ensemble de pendentif.

Chacune des pierres est liée par une ficelle de fibres végétales et ces ficelles sont attachées à une cordelette au même matériau.



Deux des pierres sont des cristaux de quartz, l'un long et l'autre court, qui ne portent aucune trace de travail mais paraissent usées par place.

La troisième pierre est un fragment d'obsidienne, taillée en forme irrégulière et liée par une ficelle qui l'entoure en son milieu tandis que l'une des extrémités est ornée d'un fragment de fourrure d'opossum, et d'une plume, le tout emmêlé.

La quatrième — et la plus ancienne de ces pierres — est un nodule lourd de ce qui semble être une pyrite solidement liée d'une ficelle croisée. Le nodule porte une légère protubérance en bouton à l'une de ses extrémités.

Ce curieux objet a été offert à l'auteur au Mont Kuta (environ 2 200 m d'altitude). Il lui fut dit alors qu'il avait appartenu aux ancêtres des habitants qui s'en servaient pour des rites secrets.

En fait l'origine exacte de cet objet est inconnu. Aucun des habitants n'avait vu de nodule semblable de pyrite. Les cristaux de quartz sont chose rare dans la région et quelques habitants seulement connaissent ou avaient entendu parler d'obsidienne taillée semblable à celle figurant parmi ces pendentifs.

Cet objet est le seul de ce type connu dans la région. Il fut mis à jour dans une fosse profonde d'argile rouge.

IV. — SCULPTURE (BOIS) REPRÉSENTANT UN CASOAR.

Cet objet fort intéressant a été récolté par l'auteur dans la région de Maprik, vallée du Sepik.

Cette sculpture en bois dur paraît avoir été travaillée avec des outils de pierre et avec des dents de porcs et de chiens. Les autochtones précisèrent à l'auteur que c'étaient là les techniques naguère utilisées avant l'introduction par les européens de l'outillage métallique.

Cette sculpture est la seule de ce style et de cette sorte que l'auteur ait observée. Elle a une valeur magique, le casoar étant considéré comme possédant des pouvoirs particuliers tels ceux de faire pleuvoir, d'assurer une bonne récolte. Cependant aucun renseignement précis sur les rites auxquels cet objet était associé n'a pu être obtenu.

L'objet est d'une remarquable exécution ; la facture des jambes lui donnent une particulière expression de puissance.

La tradition garde le souvenir de son auteur, un vieillard du village de Mikau dans le pays Wosera, au sud de Maprik. Les descendants du sculpteur avaient conservé l'objet.

Aujourd'hui, magie et sorcellerie ne sont plus à la mode et les autochtones dirent à l'auteur que, de ce fait, l'objet était désormais inutile, ce qui lui permit de l'acquérir. Ils ne savaient même plus très bien quelle



était son exacte signification ni quels étaient les rites auxquels il était associé !

Aucun objet semblable n'existait dans la région lors de notre visite.

Peut-être ce casoar fut-il sculpté et utilisé par un seul homme à pouvoir magique particulier.

DIMENSIONS DES OBJETS EN MM.

DÉTAIL	LONGUEUR OU HAUTEUR	LARGEUR	ÉPAISSEUR	OBJET
Total.....	95	85	70	Sculpture (pierre) représentant un oiseau. Photographie 1.
Corps.....	20			
Tête.....	15	35		
Cou.....	50	30 (23)		
Pied.....	25			
Total.....	225		25	Hache de pierre taillée de style ancien. Photographie 2.
Extrémité étroite...		30		
Extrémité large...		65		
Cristal de quartz...	90		30	Ensemble de quatre pierres magiques. Photographie 3.
Cristal de quartz...	55		25	
Obsidienne.....	50		30	
Nodule de pyrite ?	55		45	
Casoar.....	1 140		210	Sculpture (bois) représentant un casoar. Photographie 4.

CONCLUSION.

En Nouvelle-Guinée, le mode de vie change très vite aujourd'hui et, au contact de l'Européen, de nouvelles échelles de valeur sont rapidement adoptées par les jeunes générations.

L'économie commerciale qui se développe détache la population autochtone de tout ce qui est vieux et traditionnel.

Le charme des anciens secrets, la magie des rites d'hier sont vite oubliés. Art et techniques associés à ces anciennes traditions disparaissent aussi. Quelques vieillards conservent encore ce savoir passé de mode. Qu'en restera-t-il après eux ?

La description d'objets tels que ceux que nous venons de décrire peut éviter que cette civilisation sombre dans l'oubli total.

Lae/Rabaul (Nouvelle-Guinée), octobre 1964.

THE STAR MASSACRE

BY

RON AND MARJORIE CROCOMBE

The Research School of Pacific Studies Australian National University Canberra.

Un point intéressant d'histoire Calédonienne, extrait du journal du premier missionnaire protestant sur la grande terre, TA'UNGA, un polyésien des Îles de Cook, journal découvert par les auteurs.

Such of the history of culture contact in the Pacific as has yet been written has come almost exclusively from the records of European participants. Of recent years, however, H. E. Maude and others have been stressing the need for historians not only to give consideration to the viewpoint of the indigenes in the contact situation, but also to utilise indigenous sources of historical data. Among the very considerable wealth of indigenous writings about the early years of the contact period are those by the Rarotongan missionary Ta'unga who travelled widely in the South Pacific. We have translated the following account of the massacre of the brig *Star* at the Isle of Pines on the 1st November, 1842, from his vernacular manuscript of 18th January 1847. Ta'unga is reporting his discussion of the incident with the Tuaru chief Uadota :

I asked him : « Do you know what wrong was committed to cause the slaying of the crew of the ship and the teachers as well ? » And he replied, « Here is the reason for the great anger of the people. It was because of the epidemic which occurred there and they said that it was the Gods of Samoa and Rarotonga and also the Europeans who had brought death to them. That was why they retaliated ». There was another thing : it was to avenge the deaths of the chief's sons who had been killed by the Europeans. They went to barter things on the ship and they took sandalwood to pay for what they wanted. When they got on board they sold their sandalwood but they did not get a fair price for it. The Europeans got angry and they seized the sandalwood and took it into the hold of the ship. But those who owned the sandalwood fetched it back. The Euro-

peins became incensed and beat them up. Some became unconscious and others were bashed with timber. Some were slashed with swords and others were bruised with punching. Others again were shot in the arms.

When they came ashore exhausted and the chief saw them, he was furious. He asked, « Wasn't there a mission teacher on the ship ? » They replied, « Lazaro is still on the ship but he didn't attempt to stop the fighting ». So the chief went down to the house of the two teachers (for his permanent home was further inland) calling out to them, « Where's Lazaro ? » and they replied, « He's on the ship ». The chief said, « Why didn't he restrain the Europeans ? My family was nearly killed by them. Why is it that he himself has fled away ? Why do you ill-treat me and my family ? Why do you side with the Europeans, allowing my relations to be killed ? Do you live with the Europeans ? Aren't I your master ? If I got angry and killed you, would the Europeans come and save you from my hands ? You certainly are war-mongers ! »

Then he went away and as soon as he was gone the remaining teachers said to one another, « This will be the end of us. Let us flee to the ship ». So they went on board the ship. They told Lazaro what had happened. Then they decided to stay on board and to leave the island. They told Mr. Ebrill, the captain, about it and he agreed to return them to Samoa.

That same night the captain sent two boats ashore secretly to collect their belongings. It was dead of night when those two boats went ashore. When they landed the teachers brought all their belongings into the boat. They were not seen by the people on the island.

At dawn the chief came to check. But when he reached the house there was no one in it. Neither were there any belongings left. The reason for the chief's visit was that he regretted the way he had spoken to the teachers and he came to bring them an offering. Then the chief said to himself, « Ah, these people are holding a grudge against me ». So he sent his family on board the ship to get the teachers, but they refused to come. They returned ashore and told the chief and he sent a different canoe with a son of his who was also a man of rank. So he went on board and said to them, « Come. The chief weeps for you all. Why did you listen to his talk. It is because he knows you well that he spoke like that. He searches in vain for the cause of your sudden departure. Did he ill-treat when you stayed with him ? Did he steal any of your things ? Thus he seeks the reason for your going away ».

Lazaro called out to them, « Return to the shore. We are not coming back. Your father ill-treated us ». Kadei, one of the chief's sons asked, « Did our father beat you ? He treated you kindly. He fed you from the

day you came. You are the leaders of this island. Don't you feel sorry for our father, who treated you so well ? You really are a queer crowd. » But Lazaro called out, « Hurry ashore. The Europeans are angry with you. » So they went ashore but it was when they were going ashore that the Europeans made faces at them and in retaliation they showed their backsides to the Europeans who became angry and shot at them. The canoe was holed by bullets and it sank. They swam ashore and told their father about it and he wept because of it, saying, « Leave it for the time being until their anger has abated. Then we'll go and try again ».

On the third night, that, ship sailed and anchored off another part of the island and when the chief heard about it he prepared some tribute and again sent for the teachers. He also sent payment to the captain so that he would not hold on to the teachers.

So they boarded the ship and when the teachers saw them, they disappeared below to hide. When the Europeans saw that the teachers had hidden they got up and prepared to throw those from ashore into the sea. They tried to scare them with swords and guns. They took the offerings of food and then pushed the men overboard. Some swam ashore, others went back by canoe. It was at this last group's departure that the Europeans shot at them with guns, hitting the stern of the canoe and lodging a bullet in the thigh of the chief's son. The head of another had been wounded by a sword, while yet another had been punched when on board the ship. And again they shot and one of them was wounded in the hand. So they jumped overboard, leaving the canoe. When they reached the shore they told the chief about the incident and he was furious. So he decided to fight and said that the attack would begin the next day. He organized three groups for the attack. But the following morning the ship was gone so no battle took place and they remained alone on their island.

On the first day of the month of November, Captain Ebrill's ship came back. They had been to Tanna and Aneiteum and had returned from there. On its arrival that ship anchored at Vao, on the other side of the Isle of Pines and when the people found out that it was the very ship which was carrying the teachers, they reported it to the chief. When the chief's family heard about it they went to attack that ship.

This is the plan they followed in capturing that ship. They all went on board with their weapons of war. But the chief was not aware that they had done this. Perhaps they remembered their old methods of fighting during the visit of that ship, for when they got on board they distributed the weapons to each one, and one of them stood close to each

European, but the Europeans were not aware of the ruse. So they stood by the sides of the Europeans. The captain was standing by the door which led below deck. An Isle of Pines man called Niuthu went up to him saying, « Come and sharpen my axe ». Mr. Ebrill came, took the axe from the man's hands, and placed it on the grindstone, while the same man turned the handle. When it was finished the captain said to him, « Is it good ? » and he replied, « Very good ». So he placed the axe into the man's hands and immediately after he had taken it, he slashed at Captain Ebrill, knocking him over.

When the others saw that the captain had been killed then they attacked the rest of the people on the ship. Those who were left fled below. They were dragged out and bashed with pieces of sandalwood breaking their ribs and their arms. Some ran and climbed up the masts. The masts were chopped until they crashed with all those people on them. That is how they were killed. But they kept the two teachers and Mr. Henry's son alive and they led them to the chief. And when they reached a certain road, they met a son of the chief who offered his left hand saying, « Greetings ». Mr. Henry's son replied « Greetings ». Instantly he was chopped dead with the axe. Next they attacked the two teachers. Lazaro, however, did not die straight away. He had been struck, but was not yet dead. He ran towards the chief who called out, « Come, come quickly ». He prostrated himself before the chief saying, « Oh, Matuku, have you no sympathy for us ? » And the chief replied, « I have some feeling for you ». Again he called out, « Have you no pity for us ? » and the chief replied, « Yes. A hit. » -

The chief then, stood up and moved aside and another man stepped forward to kill, but Lazaro, but he ran into the sea and they shoved him under the water. Still he survived. Again he was pushed under but even then he would not die. His body was badly mutilated by spears and stones and he was left to float about in the sea until he was washed ashore on an islet. He climbed the rocky shore and when the people realized that he was not dead, they paddled over in a canoe. Before they reached him, he had just finished praying and they seized him and flung him from the rocks. So he died and his body was brought to the mainland.

I said to him, « What happened to the body ? Did they eat it ? » And he replied, « They intended eating it but some would not agree. The chief had ordered that it should be eaten but Soko, who was one of his younger brothers, forbade it. » It was Soko who said, « Let us not eat him or we shall die. This is what I think, bury him. » Then the chief agreed. The bodies were strewn along the paths near the shore, and there they were left,

including those of the two teachers. That night some were stolen by thieves. Death followed in this place and that place. Even when a woman went to live with a man from a different place, they were pursued by death and even their families died. There were no people left in that place and all their homes were taken by the chief. That was what the chief told me.

NOUVELLES-HÉBRIDES

LES MÉGALITHES SCULPTÉS DE L'ILE ÉMAU

PAR

B. HÉBERT

Administrateur en Chef des Affaires d'Outre-Mer.

Si les Nouvelles-Hébrides renferment de nombreux témoignages d'une ancienne culture à mégalithique, il semble que celle-ci comportait fort peu de monolithes sculptés. Aussi la description, trop sommaire à mon grand regret, de celui qu'il m'a été donné de découvrir, en 1957, aux Nouvelles-Hébrides sur la petite île Émau, est-elle susceptible de présenter un certain intérêt.

L'île Émau (fig. 1), presque ronde, et dont le diamètre moyen est de 3 km, est située à quelques milles au nord de celle d'Éfaté. Elle est essentiellement formée d'un volcan éteint, dont le profond cratère, Limalo, dessine un cercle parfait, flanqué au nord par une colline de 448 m, Makélu, témoin d'un autre cratère effondré dans la mer. Sept tribus, actuellement groupées dans six villages, se la partagent en territoires rayonnants autour du cratère.

Il faut d'abord rappeler que SOMMERVILLE ⁽¹⁾ a découvert sur cette île... « une grosse pierre sur laquelle était grossièrement sculptée une indubitable représentation du soleil et de la lune ; la première de forme circulaire et d'environ 18 pouces de diamètre, la seconde en forme de doucine tronquée en angle droit dans sa partie supérieure et mesurant également environ 18 pouces de longueur... Les indigènes disent qu'elles représentent le soleil et la lune et qu'elles ont été faites par les hommes d'autrefois ; elles paraissent être véritablement très anciennes. Dans le même champ il y avait une autre pierre dressée comme une petite stèle funéraire, et comme elle était inclinée vers le sol, sa face sculptée n'était pas aussi abîmée par les intempéries que celle de l'autre ; il y avait sur cette face ce que je pensais représenter un crâne... Ces pierres étaient de

(1) SOMMERVILLE. — « Notes on some islands of the New-Hebrides » *J. A. I.*, vol. 23, 1894, cité par A. Riesenfeld.

nature volcanique dure... ». Riensenfeld (1) ajoute qu'à son avis, compte tenu de ses dimensions, la première pierre doit être un rocher naturel portant des pétroglyphes mais que la seconde doit être un monolithe sculpté.

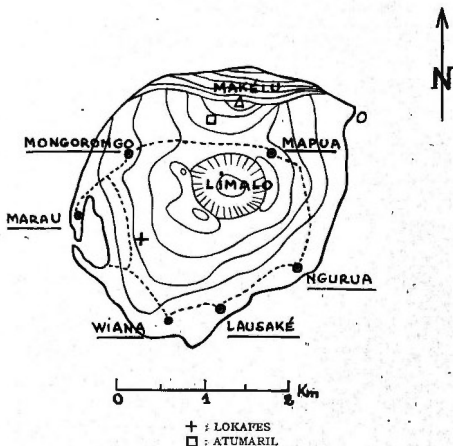


FIG. 1. — Carte de Marau.

C'est au lieu dit « Lokafes », situé sur le flanc ouest du volcan et inclus dans le territoire de la tribu anciennement installée à Kanemones puis fixée à Marau, que se trouvent ces pierres.

La plus grosse est en effet un rocher volcanique naturel comme il en existe d'autres sur les pentes du volcan, de forme tabulaire et d'environ 12 m³. Les deux visages (fig. 2), gravés plutôt que sculptés, sont situés côte à côte. Les yeux sont marqués par deux cavités bien rondes. Ils sont

(1) A. RIESENFELD. — « The Megalithic Culture of Melanesia », Leyden, 1930, p. 69.

surmontés d'une ou deux lignes courbes dessinant l'arcade sourcillière, l'espace entre les deux lignes paraissant piqué de trous sur l'une des figures. Le nez de cette dernière est indiqué par une incision en V largement ouvert et sur l'autre une légère cavité en tient lieu. Les bouches, si elles ont été autrefois gravées, sont à peine décelables.

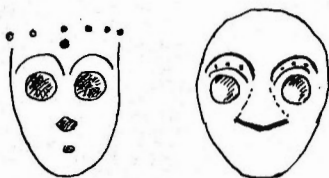


FIG. 2.

La seconde pierre (fig. 3), située à peu de distance de là, est plate, mesurant environ 0,50 m de hauteur sur 0,30 m de largeur. Elle est à peine fichée dans le sol. Sa partie supérieure est façonnée en forme de tête humaine. Elle présente sur l'une de ses deux faces un visage gravé. Un simple trait dessine le contour du visage et du cou. Trois cavités peu profondes indiquent les yeux et la bouche ; l'ensemble est encadré d'un ou deux longs traits soulignant la forme générale de la tête.

Le mégalithe découvert en 1957 (fig. 4) se trouve au lieu-dit « Atumaril ». Ce lieu-dit, situé sur le flanc sud-ouest du Makélu, à quelques minutes de marche au nord de la piste Mongorongu-Lapua, est inclus dans le territoire de la tribu anciennement installée à Siwo, à présent fixée à Mongorongu.

Dans l'un des enclos délimités par des anciennes murettes de pierres sèches identiques à celles que l'on rencontre sur Éfaté et les autres îles



FIG. 3.

voisines, est un monolithe vertical, de forme approximativement pyramidale, fiché dans le sol en position légèrement inclinée. Sa hauteur visible est environ de 1,50 m et son épaisseur, de 0,50 m à 0,60 m à la base, s'amincit en pointe vers son extrémité supérieure.

La plus verticale des faces est parfaitement plane, ne présentant ni sculptures, ni gravures. Par contre, la face opposée ainsi que ses arêtes sont couvertes de 12 à 15 visages humains sculptés, dont la dimension varie de celle d'un œuf à celle d'une noix de coco. Leurs yeux sont profondément creusés, soulignés d'un bourrelet inférieur, le nez est assez détaché, la bouche marquée par un trait remontant vers les tempes.

Certains de ces visages, qui évoquent tous une tête de mort (fig. 5), sont fortement modelés et se détachent nettement de la roche volcanique dure. Le travail paraît fort ancien.

On ne peut qu'être frappé par ce groupement de crânes sculptés sur un même support. Le peu de temps dont je disposais lors de mes rares

visites à Émau ne m'a pas permis d'effectuer des recherches plus approfondies. Les autochtones n'ont pu donner d'explications valables, prétendant ne point connaître d'autres mégalithes sculptés ou gravés dans l'île.

Indépendamment des statues de pierre formant les piliers d'un ancien « gamal » de Gaua (Iles Banks) mentionné par RIVERS et des petits monolithes sculptés des îles Masqueyline mentionnés par LEGATT, RIESENFELD



FIG. 4.

ne signale, pour tout l'archipel, qu'un seul cas de monolithes sculptés de multiples figures : dans la région de Seniang, sur la côte sud-ouest de Malicolo. A ce sujet DEACON ⁽¹⁾ précise que l'acquisition du plus haut grade, « Neru Wenoung », de la Société rituelle « Nimangki » y est concrète-

(1) B. DEACON. — « Malekula. A vanishing People in the New-Hebrides », London, 1934, p. 274.

tisée par l'érection d'un monolithe sculpté de visages et de corps multiples. Ce monolithe est considéré comme très puissant, son « esprit » pouvant tuer un homme de n'importe quel autre grade que le « Neru Wenoung » qui le touche ou passe à proximité.



FIG. 5.

Le monolithe sculpté d'Émau procède-t-il d'une origine identique ? L'ensemble mégalithique de l'île, dont nous ne connaissons peut-être encore qu'une petite partie, se rattache-t-il à cette ancienne culture si particulière, dont la région d'Éfaté, où le système des Sociétés de grades n'était pas inconnu, paraît être la limite sud de la zone d'expansion ? Il est vraisemblable qu'une étude sur le terrain, accompagnée de fouilles méthodiques, serait susceptible d'apporter quelques réponses à l'énigme que posent l'existence et la signification de ces hiératiques et silencieux témoins du passé néo-hébridais.

NOUVELLES-HÉBRIDES

ÉTUDE DÉMOGRAPHIQUE DE LA POPULATION AUTOCHTONE DU CANTON DE PORT-SANDWICH-MALLICOLO

PAR

Le médecin capitaine MANNONI
Médecin chef de l'hôpital français de Lamap.

INTRODUCTION.

Une enquête épidémiologique entreprise dans la région de la baie du Sud-Ouest-Mallicolo, au mois de mai 1962, par une équipe médicale dirigée par le Docteur NORMAN TAYLOR, de la Commission du Pacifique Sud, a montré que la difficulté majeure de toute étude précise en milieu indigène Hébridais était due à l'absence d'état-civil.

Dans quelques rares cas, les chefs de village connaissaient le nombre approximatif des habitants, bien que ce nombre n'excédât pas 250.

S'il est facile de trouver avec une certaine exactitude l'âge des enfants de moins de 15 ans, la détermination de l'âge des adultes est beaucoup plus malaisée et ne peut être établie, très approximativement, qu'à l'issue d'un interrogatoire individuel aussi long que fastidieux.

L'enquête démographique entreprise à Port-Sandwich, à la demande du Docteur Norman TAYLOR, établit un recensement exact de tous les habitants de ce canton. La recherche des dates de naissance des indigènes a été faite avec la plus grande précision possible, de manière à pouvoir construire la pyramide des âges de la population.

Il a été tenu compte dans chaque catégorie du nombre d'individus du sexe masculin et du sexe féminin.

Les variations du nombre d'habitants du canton, depuis 1925, ont été traduites sur un graphique. Les causes patentes de dépopulation ont été mises en évidence. Le facteur le plus important : la mortalité infantile, a fait l'objet d'une étude particulière.

MOYENS D'ÉTUDE.

Pour la période antérieure à 1950, les renseignements ont été trouvés dans le registre des baptêmes et dans le registre des sépultures de la Mission catholique de Port-Sandwich, après 1950, dans les registres des naissances et des décès de l'Hôpital français de Lamap.

LIMITES.

L'étude de la population commence seulement en 1925, parce qu'au delà de cette date, il n'a été trouvé aucun renseignement certain.

La Délégation française de Lamap n'a été installée qu'en 1920. La Mission catholique est, certes, à Port-Sandwich depuis 1890, mais elle tenait un registre des baptêmes et non des naissances, un registre des sépultures chrétiennes et non des décès. Or, l'ensemble de la population indigène n'est convertie au catholicisme que depuis 1921-1923.

La population étudiée représente la somme des habitants des 9 petits villages du canton, qui vivent dans une presque île parfaitement limitée. Cette particularité géographique, ainsi que la différence de religion — les cantons situés de part et d'autre du canton de Port-Sandwich sont presbytériens — ont contribué à limiter tout échange de population.

RÉSULTATS.

Au 31 décembre 1961, la population autochtone du canton de Port-Sandwich, est de 395 personnes (211 de sexe masculin ; 184 de sexe féminin). La répartition des habitants dans les différents villages est montrée dans le tableau I.

Les différentes catégories de la population, en fonction de l'âge, sont montrées dans la pyramide des âges, dans laquelle chaque étage correspond à une période de 5 ans.

On constate que cette pyramide repose sur une base très large, puisque sur un nombre total de 395 habitants, on trouve 212 enfants de moins de 15 ans (112 garçons et 100 filles), soit 55 % de la population. Dans ce chiffre de 212, il est à noter l'importance du nombre des enfants âgés de moins de 5 ans : 102 (55 garçons et 47 filles) soit 27 % de l'ensemble de la population.

Au sommet de la pyramide, on trouve seulement 13 personnes âgées de plus de 60 ans, parmi lesquelles 3 hommes âgés de plus de 65 ans.

Le terme fatal de l'existence semble actuellement survenir, d'une manière générale aux environs de la soixantaine.

On remarque le faible nombre des jeunes gens âgés de 15 à 20 ans. Un facteur particulier de dépopulation semble donc avoir affecté les enfants nés entre 1941 et 1947.

Les catégories comprises entre les âges de 30 et de 60 ans sont à peu près de même grandeur, ce qui traduit une certaine « stagnation » de la population pendant une assez longue durée.

L'établissement d'un état comparatif des naissances et des décès depuis 1925, permet de suivre, année par année, les variations positives ou négatives de la population (Tableau II).

De 1925 à 1945, soit 26 années, on trouve 19 fois un excédent du nombre annuel de décès par rapport au nombre des naissances. Depuis 1946, le nombre des naissances est toujours supérieur à celui des décès, l'excédent des naissances étant lui-même en hausse régulière depuis 1957.

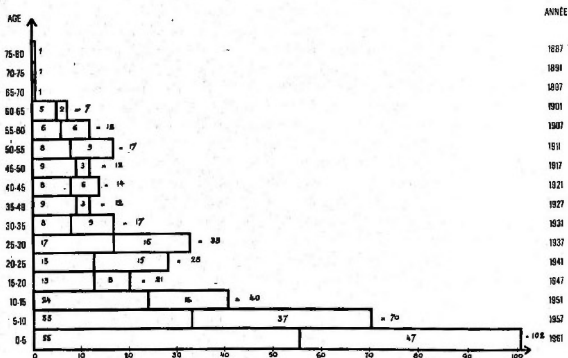


FIG. 1. — Pyramide des âges au 31 décembre 1961.

Pour chaque période de 5 ans :

- 1^{er} chiffre : nombre de personnes du sexe masculin.
- 2^e chiffre : nombre de personnes du sexe féminin.
- 3^e chiffre : nombre total.

TABLEAU I.

VILLAGE	NOMBRE TOTAL	SEXE MASCULIN	SEXE FÉMININ
Lamap.....	87	53	34
Dravail.....	87	48	39
Penap.....	68	34	34
Merivar.....	45	22	23
Penicies.....	35	19	16
Rabuan-Sainte-Thérèse.....	36	20	16
Ponaik.....	25	12	13
Pangerère.....	12	3	9
Total.....	395	211	184

TABLEAU II.

ANNÉE	NAIS-SANCES	DÉCÈS	BILAN	ANNÉE	NAIS-SANCES	DÉCÈS	BILAN
1925	5	12	— 7	1944	9	8	+ 1
1926	8	10	— 2	1945	7	8	— 1
1927	5	9	— 4	1946	8	5	+ 3
1928	7	20	— 13	1947	8	5	+ 3
1929	4	13	— 9	1948	13	4	+ 9
1930	4	5	— 1	1949	10	4	+ 6
1931	10	10	0	1950	12	5	+ 7
1932	5	3	+ 2	1951	11	8	+ 3
1933	17	10	+ 7	1952	20	5	+ 15
1934	7	8	— 1	1953	15	1	+ 14
1935	15	7	+ 8	1954	16	5	+ 11
1936	7	9	— 2	1955	15	6	+ 9
1937	13	15	— 2	1956	16	3	+ 13
1938	8	14	— 6	1957	17	10	+ 7
1939	11	11	0	1958	18	1	+ 17
1940	10	11	— 1	1959	24	3	+ 21
1941	9	6	+ 3	1960	23	2	+ 21
1942	4	7	— 3	1961	25	2	+ 23
1943	4	20	— 16				

Les fluctuations démographiques sont nettes, en traduisant sur un graphique les variations du nombre de la population depuis 1925.

TABLEAU III.

MORTALITÉ INFANTILE.

Canton de Port-Sandwich-Mallicolo, Nouvelles-Hébrides, de 1927 à 1961.

ANNÉES	NAISSANCES	MORTALITÉ INFANTILE				% DE LA MORTALITÉ INFANTILE	
		de 0 à 1 an	1 à 5	5 à 15	Totale	0 à 1 an	Totale
1927-1931	28	9	5	1	15	32 %	53 %
1932-1936	51	12	4	4	20	23 %	38 %
1937-1941	53	14	11	3	28	10 %	52 %
1942-1946	31	11	2	0	13	33 %	42 %
1947-1951	54	11	3	0	14	20 %	25 %
1952-1956	82	6	0	0	6	7 %	7 %
1957-1961	107	3	0	0	3	2,8 %	2,8 %

L'aspect de la courbe de la population permet de distinguer 4 périodes :

— 2 périodes de décroissance : l'une de 1925 à 1930, l'autre de 1940 à 1945.

— 1 période de stagnation de 1930 à 1940.

— 1 période de croissance depuis 1945.

I. PÉRIODE 1925-1930.

La diminution de la population est très nette et régulière, le nombre d'habitants passant de 272 en 1925 à 232 en 1930. Cette dépopulation est certainement antérieure à cette enquête. A quelle époque cette dépopu-

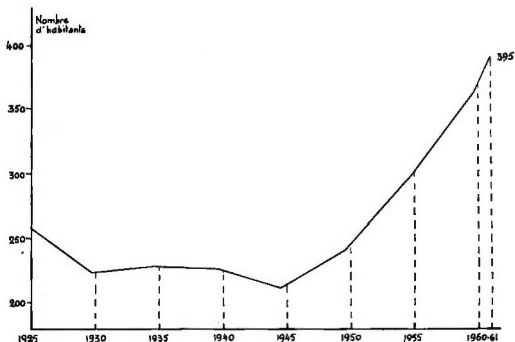


FIG. 2. — Population du canton de Port-Sandwich de 1925 à 1961.

lation a-t-elle débuté ? Pour quelles raisons ? L'interrogatoire des vieillards n'apporte guère de renseignement ? Quelques Européens installés depuis longtemps aux Nouvelles-Hébrides affirment que la région de Port-Sandwich était beaucoup plus peuplée autrefois. Mais personne n'a jamais fait de recensement. Or, l'appréciation du nombre d'une population est très difficile. Lors de la visite d'un village, le grouillement des enfants, le rassemblement des habitants dans l'espace exigu séparant quelques cases, donnent l'impression première d'une importante population. Le recensement permet de trouver un chiffre beaucoup plus faible qu'on ne l'estimait d'abord.

Il est permis de penser qu'ici comme dans les autres îles du Pacifique, l'arrivée des Européens a provoqué une dépopulation, par l'introduction de nouveaux microbes particulièrement virulents au sein d'une population non immunisée et, en outre, très réceptive aux infections en raison de l'anémie latente, conséquence de divers parasitismes sanguins et intestinaux, et en raison de l'absence de toute hygiène, tant individuelle que collective.

De plus, la désorganisation du système social ancien, le recrutement des jeunes gens pour les travaux de plantation, l'introduction de l'alcoo-

lisme qui favorise la contamination tuberculeuse, doivent être considérées comme des facteurs de dénatalité.

Enfin, il semble que jamais la population de Port-Sandwich, n'a dû être très importante. La baie, marécageuse, est particulièrement malsaine. Les moustiques y abondent. L'hématozoaire du paludisme n'a pas attendu l'arrivée des Européens — au contraire porteurs de quinine — pour ravager la population infantile indigène et provoquer de nombreux avortements.

Les coutumes anciennes : polygamie, achat des jeunes filles par les hommes les plus riches, c'est-à-dire souvent les vieillards, les peines sévères dont étaient punies les femmes adultères ne favorisaient pas la natalité.

2. PÉRIODE 1930-1940.

Le chiffre de la population reste constant. Les naissances équilibrent les décès. C'est la période où le recrutement indigène diminue, par l'introduction sur les plantations de la main d'œuvre tonkinoise. En 1929, un dispensaire est créé par l'administration française à Lamap. Il est dirigé par un médecin indochinois de 5^e classe, dont le rôle essentiel était le contrôle de l'état sanitaire et l'observation des règles d'hygiène collective dans les camps de travailleurs. La lecture des rapports périodiques de l'époque, montre que ces médecins se sont intéressés au sort des indigènes. La fréquentation du dispensaire par les indigènes, très faible au début, va s'accroître chaque année. Dans la période antérieure à la création de ce dispensaire, quelques soins étaient donnés par les missionnaires et les religieuses de la mission Catholique dans la mesure de leurs moyens.

Pendant cette période, le chiffre annuel des naissances est à six reprises supérieur à 10 — avec un maximum de 17 en 1933.

3. PÉRIODE 1940-1945.

On constate, à nouveau une nette diminution et en 1943, la population atteint son chiffre le plus bas : 212.

L'année 1943 a été catastrophique sur le plan sanitaire : 4 naissances et 20 décès. Une épidémie de coqueluche frappe le canton en octobre et novembre 1943. Bien que les troupes Américaines — approvisionnées depuis peu en pénicilline — soient stationnées à Port-Vila et Santo, aucune mesure médicale efficace n'est apparemment prise. 11 enfants meurent : 3 bébés de moins de 1 an, 7 enfants âgés de 1 à 5 ans, 1 garçon de 10 ans.

4. PÉRIODE 1946-1961.

Depuis 1946, l'Hôpital français de Lamap se développe. Antibiotiques, médicaments modernes, sont mis à la disposition des médecins et infirmières européens, qui depuis 1950, vont en assurer la gestion. La population s'accroît alors considérablement : 212 en 1945 ; 242 en 1950 ; 298 en 1955 ; 385 au 31-12-1961.

Il y a eu une reprise de la natalité, mais surtout une chute brutale de la létalité, chute qui traduit surtout une diminution massive de la mortalité infantile.

Par l'étude comparée du registre des naissances (ou des baptêmes) et du registre des décès (ou des sépultures) on a pu suivre le destin des enfants nés à Port-Sandwich depuis 1925. Le bilan a été porté sur un tableau. Il est très sombre. 53 % des enfants nés entre 1925 et 1930 vont mourir avant d'atteindre leur quinzième année — 32 % pendant la première année. Il faudra attendre 1950 pour voir ce pourcentage décroître jusqu'à 20 %. L'amélioration est ensuite très nette : 7 % en 1956 ; 2,8 % en 1961.

Depuis 1950, on constate également, la disparition des décès de femmes jeunes, fréquents auparavant, décès dus sans doute, à des complications (hémorragie ou infection) des accouchements et des avortements.

CONCLUSIONS.

L'étude démographique de la population indigène de Port-Sandwich montre :

1. Un développement constant depuis 1945, avec un taux d'accroissement annuel moyen de 5 %.

2. Un rajeunissement très important de la société indigène, en raison de l'apparition d'une nombreuse population infantile.

L'étude des conséquences d'ordre économique, politique ou éducatif de cet accroissement n'entre pas dans le cadre de cette enquête.

Il faut simplement constater que les méthodes thérapeutiques modernes, la prise de mesures prophylactiques simples, ont rendu exceptionnelle la mortalité maternelle, consécutive à la grossesse, et on parvient à faire descendre le taux de la mortalité infantile à un chiffre très bas.

Il est encourageant, dans un pays certainement plus malsain que de nombreuses autres îles du Pacifique, de n'avoir à déplorer que 3 décès sur un total de 105 naissances pendant les 5 dernières années. Deux de ces décès concernaient des enfants prématurés, dont les poids de naissance étaient respectivement de 1,100 kg et 1,900 kg.

Ces résultats ont été obtenus assez facilement au sein d'une population insouciante et assez sale, mais aimant beaucoup les enfants.

Les facteurs essentiels de succès ont été :

— La présence d'un hôpital modeste, mais bien ravitaillé, et dans cet hôpital l'existence d'une maternité très propre.

— La présence constante d'un personnel médical et infirmier européen compétent — en insistant sur le rôle capital de la qualité des soins donnés à la mère et à l'enfant dans la semaine qui suit l'accouchement.

— L'installation précoce d'une prophylaxie antipalustre gratuite et obligatoire pour tous les enfants du canton (Prise bi-hebdomadaire de nivaquine). Distribution à l'école ou au dispensaire.

— Vaccination antitétanique des enfants de plus de 15 mois.

— Lutte farouche contre l'allaitement artificiel en milieu indigène.

— Surveillance à peu près régulière des mères pendant la grossesse ;

— Collaboration de plus en plus confiante de la population.

Ces bons résultats ne se rapportent qu'à la très faible population de Port-Sandwich. Dans de nombreuses régions de la Circonscription, mortalités maternelle et infantile sont encore très élevées.

Cet important problème, qui engage la responsabilité des administrations du Condominium, ne sera résolu que par un développement considérable de l'infrastructure sanitaire du pays, et en particulier avec la constructions de petites maternités de brousse. Il sera utile aussi :

— d'élever le niveau du personnel infirmier autochtone ;

— d'envisager la formation de sages-femmes, ou du moins d'aides-puéricultrices, susceptibles d'avoir un rôle sanitaire et éducatif dans leur famille ou leur village.

— de créer d'urgence un état-civil, qui permettra — entre autres intérêts — de connaître exactement le développement quantitatif de la population indigène et l'efficacité des mesures de protection.

NOUVELLES-HÉBRIDES

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE DE L'ILE ÉFATÉ ET DES ILES AVOISINANTES

PAR

B. HÉBERT

Administrateur en Chef des Affaires d'Outre-Mer.

Au cours de deux séjours successifs aux Nouvelles-Hébrides il m'a été donné de récolter, dans certaines îles de la « Première Circonscription des Îles du Centre » (fig. 1), des renseignements et des objets d'ordre archéologique qui sont peut-être susceptibles d'intéresser les spécialistes.

Ne l'étant point moi-même et n'ayant malheureusement jamais disposé du temps nécessaire à entreprendre des recherches et des fouilles rationnelles, je ne saurais donner à ces notes une prétention scientifique quelconque, les considérant simplement comme une description des différents sites qui m'ont été indiqués par autrui ou qu'il m'a été donné de découvrir personnellement.

ILE ÉFATÉ

Cette île, la plus importante de la circonscription, est presque entièrement constituée de calcaires coralliens, plateaux en terrasses et massifs déchiquetés, soulevés, sur un socle volcanique qui n'apparaît qu'en certains endroits ; ses côtes, bien que bordées d'un récif frangeant, comportent plusieurs baies abritées et de nombreux cours d'eau la parcourent.

I. SITE DE MALA POA.

Mala Poa, en langage local « lieu malodorant » en raison du récif de corail pourri qui le borde, est le nom de l'extrémité de la presqu'île qui ferme au nord la baie de Port-Vila et qui fut baptisée « Pointe Darbel » par les Européens. Elle est constituée d'un petit plateau de corail soulevé

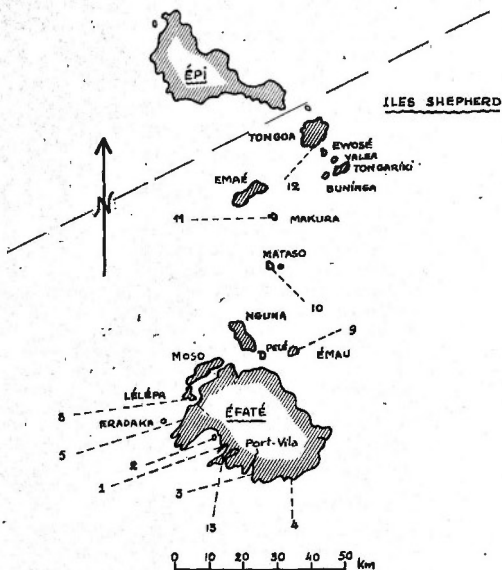


FIG. 1. — Nouvelles-Hébrides : 17^e circonscription des Iles du Centre.

Sites :

- | | |
|-------------------|-------------------------|
| 1. Mala Pou. | 8. Pêles. |
| 2. Îsmélé. | 9. Émau. |
| 3. Teuna est. | 10. Mataso. |
| 4. Êruëti | 11. Makura. |
| 5. Sararé | 12. Mangarisiu Itakuma. |
| 6. Siviri. | 13. Nanguiré ntano. |
| 7. Suma laknéaro. | |

qui domine, par des falaises de 10 à 20 mètres, un étroit rivage que suivait l'ancienne piste autochtone du bord de mer. A l'extrémité de ce plateau, sur le versant qui regarde l'intérieur de la baie, le service des Travaux publics du Condominium a ouvert, il y a peu d'années, une carrière de corail. Pour débroussailler l'emplacement nécessaire aux installations de concassage, les engins mécaniques ont raclé la couche de terre d'environ 10 cm qui couvre le plateau de corail et l'ont poussée sur ses bords.



PLANCHE 1.



PLANCHE 2.

A Mala Poa existait autrefois une tribu qui contrôlait l'entrée de la baie ainsi que la piste du bord de mer, sous la coupe du titre-chef Taku Rua.

Dans les déblais poussés par les engins des Travaux publics j'ai trouvé de nombreux tessons de poterie (pl. 1 et 2). Leurs plus grandes dimensions varient de 6 à 7 cm, leur épaisseur va de 4 mm à 1 cm ; la matière est relativement fine mais poreuse et assez friable, ils paraissent plus ou moins attaqués par les agents naturels, leurs cassures sont émoussées ; leur couleur est brun-rouge parfois presque brique.

Les fragments de bordures de vases ont une lèvre qui est, soit busquée, soit droite et mince, soit encore légèrement incurvée, mais toujours arrondie.

Études Mélanésiennes.

Un nombre important de ces tessons, environ 30 %, est décoré. Cette décoration, toujours géométrique, est exclusivement composée d'incisions, lignes ou piquetis, à l'exception d'un seul motif en relief qui est un bourrelet toujours strié ou alvéolé.

a) *Incisions.*

— lignes droites, verticales ou obliques ; losanges, carrés, triangles, croisillons ; bandes verticales ou obliques, intérieurement ornées de coups d'angle, etc,

— lignes de pointillés, parfois étagées en bandes parallèles séparées par une ligne droite continue,

— lignes courbes ; arcs de cercle, parfois intérieurement ornés de bâtonnets évoquant un décor floral.

b) *Reliefs.*

— constitués essentiellement, comme indiqué ci-dessus, par un bourrelet qui paraît appliqué, toujours strié ou alvéolé, disposé en exemplaire unique ou en plusieurs lignes parallèles qui séparent des motifs incisés de type différent. Parfois ces bourrelets parallèles sont disposés en angle droit comme pour former le cadre rectangulaire d'un motif incisé.

Il faut noter que le grand tesson du milieu de la planche 2 n'a pas été trouvé sur le site lui-même mais au pied de la falaise, de l'autre côté de la pointe. Il diffère de ceux du site par sa matière plus dure, moins friable, par sa couleur interne plus blanche, par sa surface plus sombre et paraissant avoir subi un certain lissage comme sa face intérieure. Il se rapproche nettement des tessons du site Sarare décrits ci-après.

Peu de coquillages ont été trouvés sur ce site, pas d'outils, pas d'hameçons. Mais la parcelle bouleversée par les engins n'est vraisemblablement qu'une petite partie du site total.

II. SITE DE ÉMELÉ (*îlot Mélé*).

La tradition locale ne paraît pas avoir conservé le souvenir d'une occupation très ancienne de cet îlot, situé près du rivage de la baie à laquelle on a donné son nom.

Dépendant de l'une des tribus de la côte voisine, il fut habité à la fin du XIX^e siècle, par leurs derniers ressortissants qui s'y regroupèrent en un seul village. Précédemment, vers 1845, une trentaine de Polynésiens,

conduits par un nommé Tasso ou Tassoki, dont la pirogue en dérive avait abordé Éfaté, s'y installèrent sur une partie qui fut batisée *To Mala Utu*. Les gens d'Éfaté appelèrent ces immigrants involontaires *Na Futuna*, « les Futuna ». En effet, leur langue, qui s'imposa par la suite à tout l'îlot, semble leur donner pour origine l'île de ce nom dans l'archipel Wallis et Futuna ou bien l'une des îles Samoa qui parlent la même langue.



PLANCHE 3.

L'îlot, qui n'est plus habité depuis 1949, est fréquemment attaqué par les tempêtes du sud-ouest qui en diminuent de plus en plus la superficie. Il est possible de découvrir sur ses bords, particulièrement du côté du large, des objets divers, abandonnés dans le sol des anciennes demeures ou déposés dans les tombes, tels le pendentif en dent de cachalot que j'y ai ramassé (pl. 3). Par contre je n'y ai pas découvert de poteries mais les *Na Futuna* étant venus de régions où, à cette époque du moins, on ne paraît pas avoir utilisé cette technique, il est improbable qu'ils en aient apporté des exemplaires avec eux. Des fouilles indiqueraient si l'îlot fut habité ou non par d'autres populations avant eux.

III. SITE DE TEUMA-EST.

Sur la côte d'Éfaté, entre les pointes Tapi et Narapo, la rivière Teuma se jette dans la « Baie du Sud ». Celle-ci est le prolongement en mer d'une

vallée encaissée entre deux falaises coralliennes qui se continuent sur chacune de ses rives. Sur la rive Est, le long de l'étroite bande de terre qui borde le pied de la falaise, entre celle-ci et la route de Port-Vila à Forari, j'ai trouvé quelques débris de poterie sur un terrain récemment défriché par la Société française des Nouvelles-Hébrides (pl. 4). La couche de terre, peu épaisse sur le socle corallien, avait été bouleversée par des

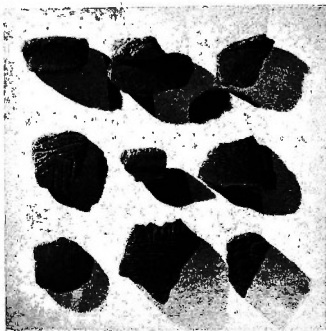


PLANCHE 4.

engins mécaniques. Les tessons étaient relativement rares et largement dispersés, laissant supposer qu'il s'agit peut-être de la zone marginale d'un site dont le centre est à rechercher vraisemblablement plus près du rivage.

L'aspect de ces fragments est moins élaboré que celui des tessons de Mala Poa, couleur et conservation paraissent semblables. Les lèvres des bordures sont exclusivement busquées et aplaties. Décors incisés : rayures, croisillons, piquetis, triangles et bâtonnets. Un débris est orné de bâtonnets incisés sur sa lèvre, un autre en porte sous sa lèvre busquée à angle droit. De même, en ce qui concerne le relief, on retrouve l'unique bourrelet strié et alvéolé de Mala Poa.

Peu de coquillages, pas d'hameçons, pas d'outils, sous réserve de recherches rationnelles.

Il semble que la configuration de la baie, la présence d'une importante rivière, la facilité d'accès que procure la plage de sable noir, la présence de falaises susceptibles d'offrir des abris sous roche et des grottes, soient des raisons valables pour que cette zone fasse l'objet de fouilles méthodiques.

IV. SITE DE ÉRUETI.

A 1,500 km en ligne droite à l'est de l'embouchure de la rivière Rantapao, la côte sud d'Éfaté dessine une petite baie pratiquement fermée par le récif frangeant et qui contient un flot. Sur la rive corallienne d'Éfaté une plage à peine sableuse, seul accès au lagon, forme le fond de cette baie ; de nombreuses sources d'eau douce y sourdent à marée basse et à 150 m à l'ouest de cette plage un abondant ruisseau souterrain se jette dans la baie. Le lagon est peu profond, avec quelques fosses de 2 à 3 m.

Dans un rayon d'au moins 200 m à partir de cette plage, j'ai constaté et recueilli les preuves d'un ancien habitat important. Les renseignements autochtones mentionnent la présence de la tribu Érueti, sous la coupe du titre-chef Atafu. Toutefois l'auteur autochtone d'un croquis des emplacements des anciennes tribus de la région situe cette dernière, non pas sur le rivage du fond de la baie, mais nettement à l'intérieur de sa rive Est. Il serait donc opportun de rechercher s'il s'agit ou non de deux sites différents.

Les objets recueillis l'ont été, soit dans les fourrés de « bourao », témoignages de défrichements anciens, sur le sol naturel souvent bouleversé par les crabes de terre, soit dans les zones débroussaillées par les engins mécaniques pour installer un campement temporaire de travailleurs, ou bien encore sur la piste automobilisable qui traverse le site. La couche d'humus et de terre qui recouvre le socle corallien n'est épaisse que de quelques centimètres.

1) *Coquillages*. — Entiers ou brisés, ils sont divers et nombreux, certains paraissent avoir été travaillés : bénitiers, cônes, huîtres, coques, porcelaines, opercules, etc. Le manque de temps ne m'a pas permis de me pencher sur ces objets, mais il est certain que leur examen méthodique par un archéologue apporterait des indications précieuses.

2) *Tessons de poterie*. — (pl. 5). Nombreux, généralement petits, la plus grande dimension ne dépasse pas 5,5 cm. Couleur rouge-brun, matière assez attaquée par les agents naturels. Leur épaisseur varie de 5 mm à 1,5 cm voire 2 cm dans un cas.

Les fragments de bordures de vases ont une lèvre exclusivement busquée, arrondie ou aplatie.

Un nombre relativement faible de tessons, environ 10 %, est décoré. Cette décoration, toujours géométrique, consiste essentiellement en incisions, lignes et piquetis, avec quelques exemples de bourrelets en relief et striés. Mais, chose importante, quatre tessons présentent un style de

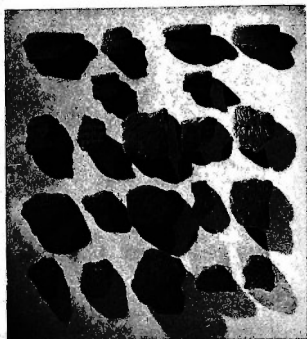


PLANCHE 5.

décor tout à fait différent et qui ressemble étrangement à celui des poteries que je me permets de désigner par le groupe *Vao-Lapita-Vualom*.

a) *Incisions.*

— lignes droites ; chevrons ; bâtonnets obliques, parfois disposés en bandes parallèles séparées par une ligne continue ; double losanges, carrés et triangles ; croisillons,

— lignes de pointillés parallèles. La tranche de la lèvre busquée et plate de l'un des fragments de bordure est décorée d'une ligne de pointillés.

— aucun des tessons recueillis ne comporte de ligne courbe, hormis les quatre tessons *Vao-Lapita-Vualom*.

b) *Reliefs*. — Quelques tessons présentent l'unique motif du bourrelet strié et alvéolé, en lignes parallèles.

D'une manière générale, ces décors sont identiques à ceux des tessons de Mala Poa et de Teuma-Est. Mais, comme celles de ce dernier site, ces poteries paraissent plus grossièrement exécutées que celles de Mala Poa tant pour la matière que pour le décor ; leur conservation paraît moins bonne, à moins que leur ancienneté ne soit plus grande.

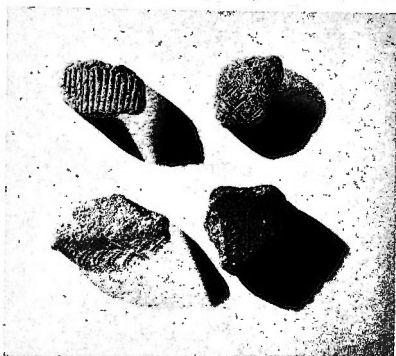


PLANCHE 6.

c) *Décor « Vao-Lapita-Vuatom »*. — Parmi des dizaines de tessons manipulés, quatre (pl. 6) présentent donc une ressemblance frappante avec ceux qui ont été découverts d'une part sur l'île des Pins, à Saint François près de Vao par LENORMAND, d'autre part en Nouvelle-Calédonie à Lapita près qu'île de Foué par GIFFORD et SHUTLER, et qui ont été reconnus identiques aux fragments découverts par le R. P. O. MAYER sur l'île Vuatom, située entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande (1). Certains motifs sont en effet presque les mêmes : succession de courbes en fins pointillés, frise d'arcs gravés en fins pointillés, évoquant un travail « à la

(1) LENORMAND, p. 34 ; AVIAS, p. 130 ; GIFFORD et SHUTLER, p. 75.

roulette » ; ces lignes de pointillés sont simples ou doubles ; bandes de pointillés formant « nid d'abeilles » ; petits cercles, etc. Il semble que le pointillé de l'un des fragments ait conservé des traces blanches qui sont peut-être des traces de chaux identiques à celles qui furent relevées sur les poteries de Vao et de Vuatom. La matière de ces quatre tessons paraît semblable à celle des autres tessons du site mais une comparaison pétrographique permettrait de préciser s'ils ont une origine de fabrication, commune ou non. Leur épaisseur varie de 0,5 cm à 1 cm. De toute façon

a, b, c,

d, e, f, g,

h, i, j, k,



PLANCHE 7.

le style de leur décor est sans rapport avec celui des autres tessons décrits dans les présentes notes tant il est régulier et fin, témoignant d'un graphisme supérieur. Enfin, l'un des tessons présente un angle qui laisse supposer un fond plat, un autre présente un motif qui paraît être une frise décorant le haut d'un col, forme et motif qui ont été trouvés à Lapita.

3) Outillage.

Associés aux coquilles et aux tessons de poteries, j'ai recueilli un certain nombre d'outils (pl. 7 et 8). Ils sont tous en coquillage, essentiellement en *Natalaye* (*Tridana* ou « bénitier ») ; tous sont polis à l'exception de deux lames.

a et b) paraissent être des haches ; c) est une herminette épaisse, alors que d) et e) sont plates, la première étant légèrement incurvée ; f) est plutôt un ciseau ; g) un débris d'herminette plate incurvée ; h) est la partie centrale d'une lame paraissant plate ; i et j) sont deux lames grossièrement ébauchées et non polies, identiques à k) qui fut ramassée plus au nord-est sur l'exploitation forestière Ohlen.

Un spécialiste définirait ces outils avec précision. D'une façon générale, ils ont un aspect « mélanésien » dont c), ovale et de coupe elliptique, en est un exemple typique ainsi que f). Toutefois la forme quadrangulaire de

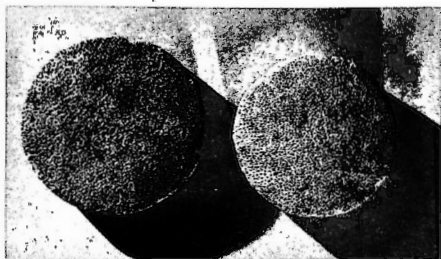


PLANCHE 8.

a), de b) (dont le talon cassé a été arrondi), de e) si petite soit elle, paraît différente de celle du type « mélanésien ». Il est donc possible que nous ayons affaire à des outils du type des haches polies à talon carré découvertes à Vuatom en association avec les poteries dont le décor se retrouve à Vao, Lapita, et Erueti (1).

Quant aux trois lames non polies, elles ont un aspect plus primitif ou plus ancien, faisant plutôt penser à des grattoirs.

4) Divers.

Enfin, ont été trouvés sur le site, mais dans le corail extrait d'une carrière située à proximité, sur le bord de la route Vila-Forari, et qui paraît

(1) AVIAS, p. 132.

incluse dans la zone de dispersion de l'ancien habitat, des débris de dents de porcs et deux disques de corail présentant les caractéristiques suivantes (pl. 8) :

— disque 1) diamètre = entre 9,5 cm et 10 cm., épaisseur = 1 cm, 1,5 cm

— disque 2) diamètre = entre 8,5 cm et 9 cm, épaisseur = 2,5 cm.

Le travail est soigné, les tranches sont parfaitement verticales et les

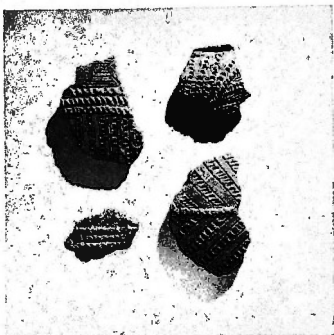


PLANCHE 9.

faces légèrement convexes. La signification de ces disques, dont l'usage est à présent inconnu, reste à découvrir ; ils font penser aux palets de jeu ou bien aux pierres à poncer la peau qu'utilisaient certaines populations polynésiennes.

V. SITE SARARE.

Sur la côte ouest d'Éfaté, en face de l'îlot Eradaka, des tessons de poterie ont été recueillis par des autochtones au lieu dit « Sarare », situé à environ 200 m du bord de mer et où était installée l'ancienne tribu Pao-Luku (pl. 9). Je n'ai pu me rendre moi-même à cet endroit mais il semble que la qualité des fragments permette d'y envisager des fouilles intéressantes.

santes. D'autre part il ne m'a pas été possible de savoir si ces morceaux furent découverts en surface ou dans le sol. Leur plus grande dimension atteint 10 cm. La matière est dure, bien moins friable que celle des tessons des sites décrits ci-dessus. La cuisson et la conservation semblent meilleures, à moins que la fabrication n'en soit plus récente. La couleur est plus grise que rouge. L'un des tessons présente une courte lèvre très busquée. Ces quatre tessons sont entièrement décorés d'incisions, lignes et piquetis, ainsi que de bourrelets striés et alvéolés et leurs surfaces intérieures sont lisses.

1) *Incisions.*

Lignes droites, verticales ou obliques, formant des bandes parallèles ou rayonnantes, ornées, l'une sur deux, de pointillés, de bâtonnets ou de stries ; carré partagé en triangles parfois striés.

2) *Reliefs.*

Toujours le même bourrelet, strié ou alvéolé, qui délimite des motifs incisés différents ; soit un seul bourrelet, soit trois ou quatre bourrelets parallèles et disposés en angle droit.

D'une manière générale ces décors rappellent les motifs décrits ci-dessus, mais le dessin est plus net, plus appuyé. Ces tessons sont remarquables par leur aspect de « neuf ».

VI. GROTTÉ DE SIVIRI.

Cette grotte, bien connue, est située au pied de la falaise de corail qui forme la pointe dite de Siviri, du nom du village installé à ses pieds, au nord d'Éfaté et à l'ouest de la « Baie de l'Ondine ». Elle fut découverte par des autochtones, étonnés de voir, en pleine sécheresse, des oiseaux sortir d'une anfractuosité de la falaise en tenant de la terre humide entre leurs pattes. Une ouverture ayant été pratiquée, ils entrèrent dans une caverne au plafond bas contenant un lac d'eau limpide. On prétend que cette eau résurgit de l'autre côté du plateau de Malafao dans la vallée du ruisseau Meten, là où plusieurs sources d'eau douce débouchent effectivement du pied de ce plateau. L'exploration de cette grotte, dont le niveau varie avec la pluviométrie, aurait été tentée d'une part par des soldats américains au cours de la dernière guerre mondiale (l'un d'eux n'en serait jamais revenu), d'autre part par le géologue Obelliane qui travailla sur Éfaté pour le compte de la C. F. P. O.

La partie exondée est peu importante. On remarque sur une pierre les empreintes qui semblent être celles de pieds humains (?). Cette grotte étant un réservoir naturel quasi permanent il n'est pas impossible que des fouilles sur les rives du lac présentent un certain intérêt.

ILES LÉLÉPA et MOSO (VERAO)

Lélépa et Moso sont les deux îles qui bordent la côte nord-ouest d'Éfaté en formant avec cette dernière la magnifique rade de Port-Havan-



PLANCHE 10.

nah. Elles sont essentiellement constituées de plateaux de corail soulevés sur une couche de tuff plus ou moins épaisse ; elles sont entourées de récifs frangeants et ne comportent aucun cours d'eau.

a) *Poteries.*

C'est à Lélépa, aux alentours du seul village qui rassemble les ressortissants des six anciennes tribus, au lieu dit « Suma Laknaéro » que fut découvert, en creusant le sol pour y pratiquer un four à pierres chaudes, un important fragment malheureusement cassé (pl. 10). La matière en est épaisse, 1,5 cm ; la moitié intérieure de son épaisseur est de couleur noire, la moitié extérieure étant de couleur brune. La surface intérieure

est ocrée et lisse. La surface extérieure est noircie. La bordure du vase, simple, à peine incurvée, présente une lèvre mince et arrondie. Le décor, incisé, est constitué, autour du col, d'une frise de grands triangles isocèles pointe en bas, formés de lignes enchevêtrées et dont les côtés sont ornés de bâtonnets évoquant une espèce de frange. Le trait est net mais l'exécution est irrégulière et assez grossière. Ce fragment présente un aspect relativement récent.

b) *Grottes.*

Les côtes ouest de Lélépa et de Moso sont bordées de falaises de corail déchiquetées par la mer et qui renferment de nombreuses anfractuosités plus ou moins profondes ; certaines d'entre elles peuvent avoir servi d'abris humains et peut-être serait-il intéressant de les prospector systématiquement.

En ce qui concerne Lélépa, il existe une grotte sur cette côte ouest, difficilement accessible et que je n'ai pas visitée. Il en existe une autre sur la côte sud, à 1 km à l'ouest du village actuel, facilement accessible. Elle est située à une vingtaine de mètres de hauteur dans la couche de tuff grisâtre, homogène et fin. Dénommée « Feles », elle se compose essentiellement d'une salle à peu près circulaire avec un diamètre de 30 à 40 m et dont la voûte en forme de dôme atteint environ 30 m, telle une immense coupole. Au sol s'élève un tas de tuff provenant de la voûte. Pas d'humidité, l'ensemble est imposant et sonore. Quelques oiseaux l'habitent.

Sur les parois friables de l'entrée les noms ou les initiales de nombreux visiteurs autochtones ou européens sont gravés avec quelques dates remontant jusqu'à 1879, 1877, 1874. A l'intérieur, les parois portent trois peintures rudimentaires en une matière noire ne laissant pas de traces sur les doigts : deux figures humaines en pied, dont l'une tiendrait un casse-tête sculpté « en pointes de diamant », et un volatile, représentation probable de ceux qui laissent leurs traces dans la poussière de tuff. Ces dessins paraissent récents. (fig. 2).

On remarque aussi des motifs de trous gravés et d'incisions verticales plus ou moins reliés les uns aux autres et qui paraissent de facture plus ancienne. Mais je n'ai pas trouvé les dessins que le R. McDONALD, premier missionnaire de cette région, interpréta comme étant des « croissants de lune » (1).

(1) MACDONALD, p. 35.

ILES NGUNA, PELÉ, ÉMAU, MATASSO,
ÉMAÉ et MAKURA

Ces îles, contrairement à Êfaté et à ses satellites, sont exclusivement volcaniques ; elles sont constituées d'un ou de plusieurs volcans éteints

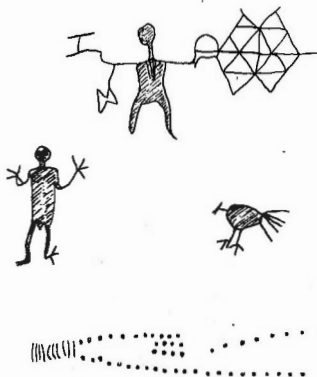


FIG. 2. — Lélépa, grotte « Péles ».

ou de débris de volcans et paraissent avoir fait partie d'un vaste ensemble dont elles seraient les restes. Bien que leur formation soit, du moins pour les trois premières, « ... certainement très récentes... » ⁽¹⁾, la tradition autochtone ne paraît pas avoir conservé le souvenir d'éruptions quelconques. Elles ne comportent aucun cours d'eau.

a) *Poteries.*

En ce qui concerne Nguna et Émaé, MacLachlan ⁽²⁾ a décrit les fragments de la collection donnée par le R. W. MILNE au musée d'Otago

(1) AUBERT DE LA RÛE (b), p. 84.

(2) MACLACHLAN, p. 32.

(N. Z.). Les illustrations qu'il en donne autorisent leur rapprochement avec ceux d'Éfaté : décors iucisés et bourrelets s'y retrouvent ; toutefois on n'y remarque pas de motifs vraiment identiques à l'exception d'un motif triangulaire.

En ce qui concerne l'îlot Makura, il m'a été donné de ramasser auprès du temple de Malakoto, unique village groupant les ressortissants des quatre anciennes tribus de l'île, un fragment de matière assez grossière, d'épaisseur 1,5 cm, de teinte rougeâtre, et relativement usé. Il porte, incisé et à une échelle assez grande, le motif classique des huit triangles rayonnants dont quatre sont garnis de rayures et quatre ne sont pas décorés (pl. 3).

b) Divers.

— A Nguna, Aubert de la Rue (1) a signalé les vestiges de gros murs de pierres qui, différents des murs de jardins que l'on rencontre sur toutes les îles — en blocs coralliens ou volcaniques ici, en pieux de bois ailleurs — paraissent d'anciennes fortifications.

— A Émau, existent des monolithes gravés ou sculptés vraisemblablement assez anciens et qui ont été décrits par ailleurs (2).

— A Matasso, on montre, à l'emplacement du Nakamal de Nokum, l'une des quatre anciennes tribus à présent regroupées dans l'unique village de Nasanga, un pavage circulaire de 2 m de diamètre environ, constitué par 6 ou 8 cercles concentriques d'opercules de Al (Turbo Marmoratus, ou « Burgaus ») ou de Pai (Charonia Tritonia, ou « Triton ») verticalement enfoncés dans le sol ; les opercules des quatre cercles extérieurs sont disposés face à face, ceux des cercles intérieurs sont disposés les uns derrière les autres. Ce pavage est le Na Tokor (le mot désigne toute plate-forme, tout plancher, de pirogue par exemple) de la place du chef de tribu dans la Nakamal ; il pouvait être également constitué de galets. Non loin de ce vestige existe une « tombe de Chef » marquée par une dizaine de gros galets volcaniques, noirs et ronds, à demi enfoncés dans le sol. Enfin il existe au pied de la face nord et abrupte du Mata Alam, le plus grand des deux pics qui constituent l'île, une grotte profonde qui ne serait pas de formation mariue et qu'il ne m'a pas été possible de visiter.

(1) AUBERT DE LA RUE (a), p. 121.

(2) HÉBERT (b), p. 56.

II, ES SHEPHERD

Le groupe des Shepherd comprend trois îles principales : Tongoa, Tongariki, Buninga et quatre îlots : Laika, Tevala, Valea, Fwosé, qui ... « donnent l'impression d'être les vestiges d'une île volcanique engloutie par quelque cataclysme » (1). Effectivement leurs côtes, comme celles de la partie est de l'île Épi qui fait face à Tongoa, sont généralement formées de falaises accessibles seulement par quelques talwegs. En maints endroits les façades dénudées de ces falaises révèlent la stratification des dépôts volcaniques, la raideur des parois d'effondrement et la présence de coulées de lave. A leurs pieds quelques plages étroites de sable noir ou de gros galets constamment roulés par le ressac, permettent un débarquement parfois hasardeux. L'activité volcanique, dont ce grand effondrement fut la conséquence, n'a d'ailleurs pas disparu puisque depuis la présence européenne à partir de la fin du XIX^e siècle, on a constaté, et l'on constate toujours, des éruptions sous-marines près des îlots Laika et Tevala et le long de la côte nord-est d'Épi, l'apparition et la disparition répétées d'un îlot éphémère entre Tongoa et Épi ainsi que des terres chaudes sur Tongoa.

La tradition autochtone donne à cette ancienne île en grande partie engloutie, et qui englobait celle d'Épi, le nom de Kowa. La catastrophe se serait produite en six phases successives. Sur les restes actuels, tout fut détruit, incendié, écrasé et recouvert d'une épaisse couche de cendres et de débris volcaniques, toute trace de végétation et de présence humaine ayant, paraît-il, disparu. Au début du cataclysme quelques habitants purent s'enfuir à temps vers les îles du sud, particulièrement Éfaté, mais la majorité demeura sur place et fut anéantie à l'exception d'un homme et d'une femme qui furent recueillis par les gens de l'île Makura. Il n'y a pas lieu de conter ici les détails de leur aventure dont le récit, comme celui du cataclysme lui-même, comporte des variantes locales agrémentées d'aspects mythiques nécessaires à expliquer le caractère quasi surnaturel d'un tel événement. Environ six ans après, les choses étant calmées, le rescapé revint sur la plus grande des îles nouvelles qui fut nommée Tongoa ; il y sema des graines ; il y planta des arbres dont certains seraient encore en vie aujourd'hui. Il fut accompagné par sa famille puis suivi d'immigrants venant des îles du sud, principalement d'Éfaté. Ceux-ci, au terme de voyages d'île en île en pirogues à balancier et à voile, —

(1) AUBERT DE LA RUE (b), p. 84.

voyages dont la tradition a souvent conservé le souvenir — se sont installés sur la partie orientale de la nouvelle île Épi et sur les autres îles nouvelles ; ils apportèrent graines, plantes et animaux. La nature fit le reste et, sachant la rapidité avec laquelle des îles à peine créées ou totalement dévastées par un cataclysme, tel l'éruption de Krakatoa en 1883⁽¹⁾, se constituent ou se reconstituent une flore et une faune, on peut supposer que les îles Shepherd prirent rapidement leur aspect actuel.

La datation de cet événement présente un intérêt certain pour l'histoire de l'ancienne Kowa, des ses infortunés habitants et de ceux qui vinrent en repeupler les restes. Il est indéniablement récent ; sans être spécialiste on constate « de visu » que les côtes escarpées de ces îles ont un aspect « jeune » et qu'aucun récif corallien ne les a encore frangées comme le sont leurs voisines volcaniques du sud, pourtant considérées comme géologiquement récentes, ou comme l'est demeurée la partie occidentale d'Épi. En 1960 des informateurs autochtones indiquaient une approximation de quinze générations ; si l'on adopte la norme, très relative, des 25 ans par génération cela nous donne la date de 1585. Le R. O. MICHELSEN premier missionnaire du groupe, écrit en 1893 que ce cataclysme eut lieu « .. il y a 350 ans, selon la tradition... », ce qui donne la date de 1540, ou encore « ... au seizième siècle... »⁽²⁾. Sommerville et Frederik, passant aux Shepherd à bord du « Dart » en 1890, notent : le premier⁽³⁾ que la tradition situe l'événement « .. il y a douze générations.. », le second⁽⁴⁾ qu'elle le situe « ... 300 ans auparavant... », ce qui donne pour l'un et l'autre la date de 1590. Le Rev. Notage⁽⁵⁾, qui fut missionnaire du groupe pendant une douzaine d'années, indique aussi que selon la tradition l'événement eut lieu « ... environ douze générations avant 1900.. », ce qui donne la date de 1600. Et Aubert de la Rue, en 1934-36, évoque⁽⁶⁾ une légende canaque qui indique « .. un cataclysme datant de dix générations ... », ce qui donnerait la date de 1685.

La recherche à ce sujet pourrait être aidée, tout en tenant compte de la relativité de cette méthode, par l'étude des généalogies de certains chefs ou dignitaires, généalogies qui mentionnent fréquemment l'ancêtre assez heureux pour avoir quitté Kowa à temps ou celui qui vint le premier s'installer sur l'une des îles nouvelles⁽⁷⁾. L'application de la norme des

(1) SUGGS (a), p. 117.

(2) MICHELSEN, p. 13, 133.

(3) SOMMERVILLE, p. 138.

(4) Lt PRÉDÉRIK, cité par MAWSON, p. 411.

(5) NOTAGE, cité par MACLACHLAN (b), p. 172.

(6) AUBERT DE LA RUE (a), p. 38.

(7) HÉBERT (a), p. 90.

25 ans à trois d'entre elles, à titre d'exemple, mais sondage bien insuffisant, donne les dates de 1634, 1653 et 1654.

D'autre part, s'il est vrai que des arbres plantés par les premiers occupants après le cataclysme vivent encore, l'évaluation botanique de leur âge pourrait fournir des éléments supplémentaires au contrôle de la tradition. Enfin la datation de vestiges de Kowa par la méthode du carbone 14 serait sans doute opportune.

Quoiqu'il en soit, on sait du moins que le 23 juillet 1774 ces îles existaient déjà puisque ce jour-là Cook les découvrit, les releva et nomma le

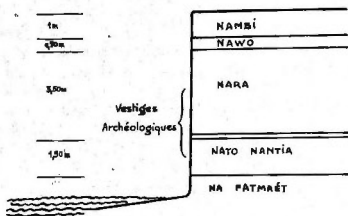


FIG. 3. — Ile Tonga : coupe schématique des falaises de la côte sud-est.

groupe qu'elles composent, précisant d'ailleurs qu'il y avait de la terre ou des îles dans toutes les directions au point que l'on ne pouvait relever le nombre de toutes celles qui étaient autour de son navire (1).

En ce qui concerne les vestiges de Kowa, quelques-uns sont visibles en certains lieux tels que le flanc des falaises friables exposées aux embruns et aux vents dominants. Elles-ci montrent, au niveau le plus bas, des coulées de lave noire dans une couche de terre rouge ou rougeâtre parfois remplie de fragments de lave, de scories, de magnétite. Puis vient une couche épaisse de terre brune assez claire, compacte et granuleuse, surmontée d'un lit de graviers; enfin, sous l'humus, une couche de terre pulvérulente et de magnétite avec fragments de basalte. Les autochtones ont donné à chacune de ces couches un nom particulier et prétendant que le niveau de Kowa était celui de la terre rouge ou « Nato Nantia ». Le croquis de la figure 3 n'est qu'un exemple type de la stratigraphie de ces

(1) COOK, Vol. 2.

dépôts sur la côte sud de Tongoa. Leur étude géologique permettrait peut-être de définir le niveau de Kowa et de faire l'historique des phases de la catastrophe. En ces endroits des vestiges existent à la hauteur du contact « *Nato Nautia* » et « *Nara* », sur une épaisseur variant de 1 à 2 m. Ils comprennent des arbres, des végétaux, des fruits, les uns et les autres calcinés mais souvent parfaitement reconnaissables. La décomposition chimique de certains d'entre eux a produit un liquide noir indélébile dont les autochtones se servaient autrefois pour leurs tatouages. Il arrive aussi que la ligne de falaises traverse le site d'anciens villages dont les habitants actuels peuvent donner les noms ; ainsi sur les côtes sud et sud-ouest de Tongoa, les anciens villages de Sigada, près de Moeriu, Lama Lake près de Mangarissiu, Saseye Lapa près de Itakuma et celui dont l'îlot Wora Wora Na Mbanga serait le reste. En ces endroits, que les habitants curieux visitent après les tempêtes malgré leur caractère « tabu », on peut voir apparaître sous 3 ou 4 m de dépôts volcaniques des ossements humains, des pierres à four indigène, des coquillages, des herminettes et des poteries. Il m'a été donné de ramasser ainsi deux tessons dont la fabrication est assez grossière. Leur épaisseur atteint 2 cm, la couleur est rougeâtre, ils ressemblent à certains fragments épais de même aspect découverts à Éfaté ; ils ne portent malheureusement aucun décor (pl. 3).

* * *

Des notes qui précèdent, il semble que l'on puisse tirer les quelques remarques générales suivantes :

1. *Les Sites.*

Il ne s'agit ici que de sites côtiers, dont les occupants, bien que ne paraissant pas avoir été des peuples pêcheurs, ont vécu en symbiose plus ou moins étroite avec certaines de leurs ressources marines. Ces quelques sites ne représentent qu'une faible partie des anciens habitats susceptibles d'être explorés car ainsi que dans bien d'autres îles de l'archipel et du Pacifique Sud, la population de celles qui nous intéressent fut autrefois plus nombreuse qu'elle ne l'est aujourd'hui.

A Éfaté, Turner (1) évalue en 1845 le nombre d'habitants à «... 12 000 peut-être...». Brencley (2) rapporte en 1865 qu'on l'évalue «...entre 10 000 et 20 000, répartie dans environ 60 villages dont plus de la moitié est sur la côte...». Il y a aujourd'hui 3 255 habitants regroupés dans 12 villages.

(1) TURNER, p. 393.

(2) BRENCLEY, p. 225.

exclusivement côtiers. A Tongoa, Michelsen ⁽¹⁾ estime qu'en 1840 il y avait probablement plus de 3 000 habitants pour 2 204 aujourd'hui. A N'Guna, Milne ⁽²⁾ indique qu'en 1870, malgré la dépopulation générale constatée depuis le début du XIX^e siècle, il y avait encore environ 1 200 habitants dans 18 villages pour 899 habitants et 10 villages aujourd'hui.

Nombreux sont les lieux à présent déserts dont la configuration, la végétation, les murs de jardins, les arbres fruitiers, les cimetières, le nom, etc., révèlent d'anciens habitats ; beaucoup d'entre eux n'ont pas été abandonnés depuis plus de 100 à 150 ans, et certains autochtones peuvent encore en établir des listes à peu près complètes. Pour ma part, j'ai trouvé d'autres tessons, assez épais et sans décor, à Éfaté, le long de la piste Eluk-Pango entre la propriété Guichard et l'Ecole publique française ainsi que le long de la route Port-Vila-Forari dans sa traversée de la propriété Mamelin avant le pont de la rivière Rantapao.

Or, les premiers Européens qui touchèrent ces îles ou qui les habitèrent, comme les antichtones eux-mêmes, ont toujours fait une différence entre les populations côtières et celles de l'intérieur, en opposition constante. A ce propos Brenchley précise que, hormis le dialecte d'origine polynésienne des îlots Vila et Mele, il en existe deux principaux à Éfaté : celui du bord de mer et celui de l'intérieur. Bien qu'a priori (il ne semble pas y avoir de raisons ethniques à cette différenciation, il est évident que les étrangers abordant ces îles au cours des âges ont d'abord influencé leurs populations côtières. Aussi des recherches sur les sites de l'intérieur permettraient-elles peut-être d'apprécier, entre autres résultats, par la présence, la proportion ou l'absence d'objets identiques à ceux des sites côtiers, dans quelle mesure cette différenciation est culturellement fondée. A ce sujet des recherches superficielles que j'ai faites à l'ancien village « Nanguire N'Tano », situé près de Port-Vila au sommet de l'isthme de la presqu'île Pango, d'où il commandait la piste coutumière reliant le fond de la baie de Vila au lagon d'Erakor, n'ont fait apparaître, à l'exception de coquilles diverses, aucune trace de poteries, d'hameçons ou d'herminettes.

Enfin, l'épaisseur du sol de ces sites côtiers est généralement très faible sur le socle coralien si bien qu'étalés sur un même niveau, les objets qu'on y trouve peuvent appartenir à des époques très différentes, et ce manque de profondeur gênerait l'utilisation de méthodes stratigraphiques dans les fouilles qui pourraient y être entreprises.

(1) MICHELSEN, p. 133.

(2) MILNE (Rév. P.), cité par DON, p. 12.

2. Les poteries.

a) *Matière et fabrication.* — D'une façon générale, et à l'exception des fragments de Sarare, la matière est friable et sableuse, peu cuite et de couleur rougeâtre. Je laisse aux spécialistes le soin d'étudier la pétrographie de ces tessons. Elle pourrait nous indiquer les différences de fabrication entre les sites ou pour un même site, suggérant ainsi l'absence ou l'existence d'ateliers locaux et les importations éventuelles. Selon certains informateurs il serait possible de retrouver des gisements d'argile que leurs ancêtres potiers auraient utilisés. Sur Éfaté l'un de ces gisements serait situé dans la propriété « Bellevue », assertion qu'il serait aisé de vérifier en même temps que la présence éventuelle d'un atelier de fabrication à ses alentours.

En ce qui concerne l'épaisseur on remarque qu'elle peut être très variable pour un même site où certains tessons atteignent 2 cm alors que d'autres ne dépassent pas 4 mm, indiquant ainsi une gamme assez étendue de grandeurs et de formes.

Enfin certains tessons (Sarare et « type Sarare » de Mala Poa) présentent un lissage extérieur ou intérieur qui paraît parfois coloré différemment du reste du récipient.

b) Styles et décor.

— *caractères principaux.*

— mis à part les quatre tessons d'Érueti du type « Vao-Lapita-Vuatom », il semble y avoir une unité de style entre les tessons de tous les sites à l'exception de ceux de Sarare qui paraissent plus élaborés.

— plusieurs motifs incisés et le bourrelet strié ou alvéolé se retrouvent dans presque tous les sites.

— aucun fragment d'anse, de poignée, de pied, de trous de suspension, de col étroit, etc,

— aucun fragment à angle vif, en dehors d'un tesson du type « Vao-Lapita-Vuatom » qui paraît être un morceau de vase à fond plat,

— aucun motif en relief : bâtonnets, pustules, impressions de natte, bourrelets pleins, à l'exception du seul bourrelet strié ou alvéolé.

— *comparaisons intérieur archipel.*

— Confirmant MacLachlan ⁽¹⁾ et Aubert de la Rue ⁽²⁾, les fragments trouvés dans la région considérés proviennent de poteries d'une fabrication et d'un style différents de ceux des poteries de Santo.

(1) MACLACHLAN, p. 54, 55.

(2) AUBERT DE LA RUE (b), p. 174.

— sans trouver de ressemblances frappantes on constate une affinité de style entre les fragments décrits ci-dessus et les tessons, également à décors incisés, provenant de N'Guna et Émaé décrits par MacLachlan : motif du triangle, bourrelet strié, etc,

— enfin il serait intéressant d'établir des comparaisons avec les tessons qui ont été parfois ramassés, ou qui le seront, dans d'autres îles telles que Malicolo, Aoba, Pentecost, etc.

— *comparaisons extérieur archipel.*

— sans présenter de ressemblances véritables, certains tessons de Nouvelle-Calédonie photographiés par Gifford et Shutler ⁽¹⁾ montrent quelques motifs incisés que l'on peut rapprocher de ceux d'Éfaté.

— par contre des ressemblances sont plus nettes avec certains tessons des Fidji photographiés par Gifford ⁽²⁾, particulièrement ceux de Vunda et Navatu.

— nous avons déjà évoqué le cas particulier des quatre tessons d'Érueti pratiquement identiques à ceux de Vao, de Lapita et de Vuatom. En trouvera-t-on d'autres qui puissent aider à éclaircir le mystère de la dispersion de ce style et de son origine, laquelle Suggs estime « ... spécifiquement océanienne... » ⁽³⁾ ?

— enfin une ressemblance frappante paraît exister entre le décor incisé de certains tessons de Mala Poa (chevrons horizontaux, bandes verticales ornées de coup d'angle, double V) et d'une part celui du vase moderne de Nouvelle-Bretagne de l'ouest photographié par Gifford ⁽⁴⁾, d'autre part celui des vases modernes de Mala Sanga, île Buka (îles Salomon du nord-ouest), photographiés par Blackwood ⁽⁵⁾.

c) *Datation.*

Les premiers européens qui visitèrent ces îles et les premiers missionnaires ont rarement évoqué la présence ou l'absence de poterie. Toutefois, en 1880, Steel ⁽⁶⁾ signale que celle-ci est utilisée et fabriquée par les gens d'Espiritu Santo mais que « ... dans les autres îles situées au sud, la cuisson à l'eau bouillante semble presque inconnue.. ». Il précise que même à Tauna, où les habitants profitent des sources chaudes pour cuire certains aliments, ils ne font pas bouillir ceux-ci dans des récipients. Un seul

(1) GIFFORD et SHUTLER, p. 138, 139, 140.

(2) GIFFORD, p. 280.

(3) SUGGS (a), p. 75.

(4) GIFFORD, p. 275.

(5) BLACKWOOD, p. 398.

(6) STEEL, p. 29.

informateur m'a déclaré avoir vu ses grands parents utiliser des vases mais il n'a pu me préciser si ceux-ci étaient de fabrication locale ou extérieure : d'Espiritu Santo par exemple, où cet artisanat existe encore en un ou deux endroits, ou d'un autre archipel. Actuellement, pour les autochtones, ces anciennes poteries sont le fait de populations sur lesquelles ils ne peuvent donner d'informations.

Les sites de Tongoa évoqués ci-dessus permettent peut-être d'avancer que la poterie y était utilisée au *xvi*^e siècle, et par voie de conséquence, dans la région d'Éfaté ; en effet, selon la tradition, la plupart des habitants de Kowa en étaient originaires, puis ceux qui échappèrent au cataclysme y trouvèrent asile, enfin la majorité des nouveaux occupants des îles Shepherd vinrent de cette même région. Dans ce cas à quelle époque, entre le *xvi*^e et le *xix*^e siècle, son usage fut-il abandonné ? et pourquoi ?

Mais il se peut aussi que les tessons trouvés sous les dépôts volcaniques aient appartenu à des poteries déjà plus en usage ni à Kowa ni ailleurs au moment du cataclysme et que les nouveaux occupants n'en aient pas rapporté avec eux. Dans ce cas à quelle époque, avant le *xvi*^e siècle, leur usage fut-il abandonné et pourquoi ?

D'autre part peut-on raisonnablement prêter aux quatre tessons du type « Vao-Lapita-Vuatom » un âge identique à celui que la méthode du carbone 14 a donné à ceux de Lapita soit entre 846 et 481 avant J.C. (1). A priori cela semble douteux.

Enfin, ces poteries ne sont peut-être pas « autochtones », mais le fait de populations ayant fortuitement abordé ces îles, comme l'enseignent les exemples historiques que nous connaissons de pirogues venues généralement de l'est ; nous devons peut-être aussi rattacher leurs auteurs aux migrations ouest-est qui ont peuplé le Pacifique, transitant momentanément dans l'archipel ou y accomplissant leur ultime étape, avant d'être absorbées par des populations autochtones ne connaissant pas la poterie.

3. L'outillage.

De nombreux outils et de nombreuses armes de pierre étaient en usage dans l'archipel. D'anciens ateliers ont été repérés et l'on sait que ces objets étaient la raison d'actifs échanges inter-îles. Il serait intéressant de chercher si de tels objets de pierre existaient aussi dans la région qui nous occupe, soit qu'ils y fussent fabriqués soit qu'ils y fussent importés, ou bien si la matière localement utilisée fut exclusivement le coquillage, comme le site d'Érueti paraît l'indiquer. Dans ce cas, et bien que ce maté-

(1) GIFFORD et SHUTLER, p. 75.

riau ait été utilisé ailleurs, il serait peut-être intéressant de déterminer si la raison de cette exclusivité est simplement due à la rareté de pierres « ad hoc » sur Efate et ses îles avoisinantes ou bien si elle fut l'une des caractéristiques culturelles d'une population nettement déterminée.

4. Divers.

Dans tous les sites explorés, superficiellement il est vrai, aucun hameçon n'a été découvert, ce qui paraît assez étonnant pour des habitats du bord de mer. Des fouilles rationnelles infirmeront peut-être cette constatation, ou bien confirmeront au contraire la présence d'anciennes populations exclusivement agricoles et limitant, comme la grande majorité de celles d'aujourd'hui, leur exploitation des ressources marines à la collecte des coquillages et autres produits du récif utiles, d'une part à leur nourriture, d'autre part à leurs armes et à leur outillage.

Par ailleurs la question des tombes ou des cimetières anciens n'a pas été évoquée. On en rencontre fréquemment en brousse et il en existe vraisemblablement sur les sites décrits ou à leurs alentours, encore que dans les régions où le socle corallien n'est recouvert que d'une mince couche de terre il n'était sans doute pas possible d'enterrer les morts.

D'autre part on peut se demander si quelque relation existe entre la civilisation « potière » que suggèrent les sites ici décrits et celle qui sculpta les mégalithes d'Émau ou construisit les fortifications de Nguna.

Enfin le manque d'épaisseur du sol des sites visités n'a pas permis de relever la trace d'un type d'habitat quelconque. Il fut peut-être identique au type traditionnel décrit par ailleurs ⁽¹⁾ et curieusement semblable, comme d'autres éléments culturels communs (poteries, conserves de fruit d'arbre à pain, herminettes polies, four canaque, pendentifs en dent de cachalot, etc) à celui que Suggs estime avoir été le type d'habitat des premiers occupants des îles Marquises ⁽²⁾.

* * *

Au terme de cette étude, toute sommaire soit-elle, nous pouvons avancer que la région considérée présente un intérêt archéologique particulier en raison de la quantité et de la richesse vraisemblables de ses sites. Leur inventaire et la fouille de certains d'entre eux apporteraient sans doute une contribution importante à la connaissance des Nouvelles-Hébrides

(1) HÉBERT (c), p. 7.

(2) SUGGS (b), p. 80 et ss, 243.

« préhistoriques », c'est-à-dire antérieurs aux premiers européens qui les décrivent.

Ceux-ci, marins et missionnaires, ont tous eu l'impression en abordant à Éfaté particulièrement lorsqu'ils venaient des îles du Sud, de rencontrer, comme le rappelle un auteur actuel « ... un peuple vraiment étranger.. » (1), dont la constitution physique, l'organisation sociale, les coutumes et la langue étaient tout à fait différents de ceux des populations qu'ils venaient de quitter. D'autre part, lorsqu'on progressa vers le nord, il est évident qu'à partir d'Épi — à partir de l'ancienne Kowa — on pénétra dans des milieux humains encore différents. De plus les dialectes de la région intéressée, moins nombreux que dans la plupart des autres parties de l'archipel, formaient autrefois et forment encore, mis à part les dialectes polynésiens de Mélé-Vila et Émaé « ... essentiellement un seul langage... » (2). Enfin l'absence de poteries anciennes dans les sites récemment fouillés par l'archéologue D. Shutler sur certaines îles au sud d'Éfaté semble confirmer le caractère original de celle-ci et de ses voisines.

Ainsi, ces îles ont peut-être présenté, du moins à un moment donné et malgré certains particularismes internes (tels le totémisme d'Éfaté inconnu aux îles Shepherd) une relative unité culturelle peu fréquente dans l'archipel. Il appartient aux archéologues de la confirmer, de la définir et de découvrir dans quelle mesure elle fut éventuellement celle d'un groupement humain déterminé qui, au cours de l'histoire du peuplement du Grand Océan, occupa ces îles comme une étape sur sa longue route ou bien s'y installa pour toujours.

Puisse cette modeste contribution d'un amateur les aider dans leurs travaux.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBERT DE LA RUE, E. (a). — « Les Nouvelles-Hébrides. Îles de cendre et de corail ». Montréal. Les Éditions de l'Arbre, 1945.
 AUBERT DE LA RUE, E. (b). — « La Géologie des Nouvelles-Hébrides », *Journal de la Société des Océanistes*, t. XII, n° 12, décembre 1956.
 AVIAS, J. — « Poteries canaques et poteries préhistoriques en Nouvelle-Calédonie », *Journal de la Société des Océanistes*, t. VI, n° 6.
 BRENCHELEY, J. — « Jottings during the cruise of H. M. S. Curacoa among the south sea Islands in 1865 », London, Longmans, Green and Co, 1873.
 CAPPELL, A. — « A Linguistic survey of the south Western Pacific ». South Pacific Commission, *Technical Paper*, n° 136, Nouméa, 1962.
 COOK, J. — « Voyages towards the south pole and round world by James Cook,

(1) PARSONSON, p. 115.

(2) CAPPELL, p. 218.

- commander of the Resolution 1772, 1773, 1774, and 1775 ». 2. V. London Stranhan and Cadell, 1777.
- DON, A. (Rev.). — « Peter Milne of N'Guna ». Dunedin. Foreign Missions Committee P. C. N. Z., 1927.
- GIFFORD, E. — « Archeological excavations in Fiji ». *Anthropological Records*, 13 3. University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1951.
- GIFFORD, E. and SHUTLER, D. — « Archeological excavations in New Caledonia ». *Anthropological Records* 18 : I. University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1956.
- HÉBERT, B. (a). — « Monuments funéraires de l'île Tongoa. Groupe des îles Shepherd » dans *Études Mélanésiennes*, nos 14-17, Nouméa, 1963.
- HÉBERT, B. (b). — « Nouvelles-Hébrides. Les Mégalithes sculptés de l'île Émau » dans *Études Mélanésiennes*, nos 18-20, p. 56, Nouméa, 1965.
- HÉBERT, B. (c). — « Nouvelles-Hébrides. Note sur les cases traditionnelles d'habitations et de réunion des îles du Centre Sud » dans *Études Mélanésiennes*, nos 18-20, p. 7, Nouméa, 1965.
- LENORMAND, M. — « Découverte d'un gisement de poteries indigènes à l'île des Pins », *Études Mélanésiennes*, n° 3, Nouméa, 1948.
- MACDONALD, D. (Rev.). — « South sea Island Mythology ». *Journal of the Royal Geographical Society of Australia, Victorian Branch*, vol. 30, Melbourne, 1913.
- MACLACHLAN, R. (a). — « Native pottery of the New Hebrides », *Journal of the Polynesian Society*, Wellington.
- MACLACHLAN, R. (b). — « Three Potsherds from the New Hebrides ». *Journal of the Polynesian Society*, vol. 49, Wellington, 1940.
- MAWSON, D. — « The Geology of the New Hebrides ». *Comptes rendus de la Société Lindenne des Nouvelles Galles du Sud*, n° 119, Sydney, 1905, III^e partie.
- MICHELSSEN, D. (Rev.). — « Cannibals won for Christ ». Morgan and Son, London, 1893.
- PARSONSON, G. S. — « La Mission Presbytérienne des Nouvelles-Hébrides ». Traduit de l'anglais par Mlle A. G. Tarrant, *Journal de la Société des Oceanistes*, t. XII, n° 12, Paris, décembre 1956.
- SOMMERVILLE, B. (V. Amiral). — « The Chart Makers. William Blackwood and Sons Ltd. Edinburg and London, 1928.
- STEEL, R. — « The New Hebrides and Christian Missions », James Nisbet and Co. London, 1880.
- SUGGS, R. (a). — « Les Civilisations Polynésiennes », traduit de l'anglais, *La Table Ronde*, Paris, 1962.
- SUGGS, R. (b). — « The Hidden worlds of Polynesia ». Harcourt Brace and World, Inc, New-York, 1962.
- TURNER, G. (Rev.). — « Nineteen years in Polynesia », London, John Snow, 1861.

DU NIAOULI AU GOMÉNOL

PAR

JIM HOLLYMAN

Professeur de français à l'Université d'Auckland.

et

LUC CHEVALIER

Conservateur du Musée Néo-Calédonien.

L'arbre connu en Nouvelle-Calédonie sous le nom de *niaouli* est appelé *Melaleuca leucadendron* L. par les botanistes. Il appartient à la grande famille des Myrtacées et il est proche parent de l'eucalyptre ou *gum-tree* de l'Australie. L'Europe a connu l'arbre bien avant la découverte de la Calédonie car il pousse en Australie, en Malaisie, en Birmanie et en Indochine. Il semble que le premier à en parler fut le Hollandais Rumpf, qui l'a connu en Indochine pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle. C'est Linné qui, au XVIII^e siècle, dans sa *Mantissa plantarum generum*, l'a d'abord classé au point de vue botanique. Après la découverte de la Calédonie, on a pendant longtemps considéré le niaouli calédonien comme une espèce différente et les botanistes l'appelaient *Melaleuca viridiflora* Gaertn. Mais aujourd'hui on lui donne le même classement spécifique.

MELALEUCA, CAYPUTI et NYAÛLI.

En Malaisie, l'arbre avait et a toujours une multiplicité d'emplois : il est planté comme arbre d'ombrage le long des routes ; le bois s'emploie pour les pilotis, les pieux, les poteaux, la construction des bateaux et comme bois de chauffage ; on croyait que la pâte serait convenable à la fabrication du papier, mais cet espoir s'est avéré illusoire. Dans l'Inde où l'arbre a été introduit, la pâte est utilisée pour calfater les bateaux et pour fabriquer des torches et l'écorce s'emploie comme papier à écrire et pour

empaqueter les fruits. Mais ce sont les emplois médicaux qui sont les plus variés : en Malaisie, où l'arbre s'appelle *Kaya puti* (« bois blanc »), et en Indochine, les fruits sont séchés et mélangés avec d'autres produits végétaux pour faire des remèdes toniques et contre les maladies de l'estomac ; en Malaisie orientale, l'écorce, mâchée pour l'assouplir, est utilisée comme cataplasme sur les blessures suppurantes — elle a le même emploi au Sarawak où on combine l'écorce de *Melaleuca* et les feuilles de *Centella asiatica* (le trèfle à furoncles de la Calédonie). Mais plus importante encore est l'huile essentielle qu'on distille des feuilles. Cette huile, connue en Europe sous le nom de *huile de Cajeput* (d'après le nom malais de l'arbre), a, en Malaisie et en Indonésie, des emplois surtout externes : contre les maux de tête, d'oreilles, de dents ; sur les blessures nouvelles et les brûlures ; contre les douleurs rhumatismales, névralgiques et les crampes ; enfin il sert de préparation anti-moustiques. En Indonésie on l'utilise à petites doses internes comme antispasmodiques. Introduite de la Malaisie en Europe, l'huile de Cajeput s'emploie dans les affections de la gorge, du nez, des bronches et de la vessie ainsi qu'en chirurgie ; elle a des valeurs antiseptiques et sudorifiques. On l'emploie aussi contre les maladies de la peau dues aux parasites et dans les préparations des embrocations antirhumatismales et antinévralgiques. Tous ces emplois se sont développés, répétons-le, sans référence au niaouli calédonien et à partir surtout, du *Melaleuca* malais.

C'est ce qui explique que les premiers noms donnés par les Européens au niaouli n'ont souvent rien à voir avec les noms autochtones calédoniens de cet arbre. Dès la découverte, Cook (1778 : 266, 269 n, 306) note l'existence des « arbres Cayputi (*Melaleuca*) » de « l'arbre de Cayputi », du « cayputi ».

Labillardière (1800 : II, *Vocab.* 51), il est vrai, a noté le mot *gniaouni* qui représente *nyaüli*, le nom donné à l'arbre par les habitants de Balade, mais il lui donne le sens « d'arbre ». Rossel (1808 : 577), qui écrit *nianouni*, *nianhouni*, cite comme sens « écorce d'arbre qui sert d'amadou ». Les attestations du nom autochtone continuent à affluer, parfois sous d'autres formes mutilées comme le *nhéaouli* de Baudéan (1856 : 179) ou dans une orthographe amusante comme le *miauli* de Tardy de Montravel (1857 : I, 11).

Mais si Pigeard (1846 : 114) identifie correctement le *niaouli*, il ne voit dans l'« odeur pénétrante » des feuilles écrasées aucun rapport avec des choses connues. Leconte (1851 : 488) nous parle de « l'arbre de *Ramph* (sic) connu sous un autre nom dans les Indes orientales et que les naturels de la Nouvelle-Calédonie appellent *nhéaouli* ». Brainne (1854 : 213) répète cette phrase de Leconte en ajoutant la variante *gnaüli*.

Dans la citation suivante de Malte-Brun (1854 : 7) on voit bien que le rapport établi avec le *Kaya puti* malais n'incitait personne à se renseigner plus amplement :

La partie qui avoisine Balade est surtout disgraciée de la nature et les plaines trompeuses qu'elle renferme sont presque tout à fait sablonneuses et ne nourrissent qu'une herbe maigre avec les inutiles *gnallis*. La *gnalli* est un arbre répandu sur ces côtes avec une déplorable abondance, il s'y plantait de lui-même en quinconce comme s'il avait horreur du contact de ses semblables. Son tronc tordu est dur et n'est même pas bon à brûler, son feuillage amaigri ne donne pas d'ombrage, mais ses feuilles légèrement froissées répandent une odeur aromatique assez agréable, et il paraît que par certains procédés, on peut en extraire une huile essentielle assez agréable.

L'HUILE ESSENTIELLE DE NIAOULI OU MELALEUCINE.

L'ignorance de Malte-Brun en ce qui concerne l'huile qui donnait aux feuilles cette odeur pénétrante est d'autant plus étonnante que Cook (1778 : 263) avait déjà parlé de l'*huile de Cayputi*. Mais ce n'est qu'à partir de 1861 qu'on commence à en parler dans les textes. Le *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie* (n° 112, du 17 novembre 1861) parle de l'*essence de Cajeput (Niaouli)* et de l'*hydrolat de Cajeput (Niaouli)*, après avoir déjà (n° 106) noté *huile de Cajeput*.

La première mention de la distillation des feuilles du niaouli calédonien est fournie par de Rochas (1862 : 50) :

Dans le but d'extraire cette essence, j'ai distillé les feuilles de *melalouca* et obtenu une huile essentielle de couleur jaune clair, plus légère que l'eau, analogue à un mélange de térébenthine, de camphre, de menthe poivrée.

Sa saveur est piquante, chaude, un peu amère. Elle est peu volatile, ce qu'on pouvait juger avant de l'avoir extraite en observant que les feuilles qui la contiennent sont presque aussi odorantes sèches que fraîches.

Quoique le « *Moniteur* » parle encore une fois de l'huile essentielle de niaouli (1866 : n° 358), le timide essai de de Rochas reste sans suite jusqu'en 1869 où M. Bavay, pharmacien de 1^{re} classe de la Marine présente à l'École supérieure de pharmacie de Paris, une thèse sur l'« *Étude sur deux plantes de la Nouvelle-Calédonie (le niaouli et son huile essentielle — l'anacardier)* » (Archives de médecine navale : 1875 : 133). Bavay avait obtenu une « huile essentielle en distillant des feuilles fraîches avec de l'eau et par procédé ordinaire. Il a retiré de 10 kg de feuilles, 200 gr d'essence. L'huile avait une densité de 0,915 à 0,910, c'est-à-dire celle de l'huile de Cajeput ».

« Nous savons bien peu de choses, ajoute l'article, sur la valeur thérapeutique de l'essence de niaouli ».

A partir de cette époque, on n'entend plus guère parler du cajeput ou du cajeputier. On a même cru que l'arbre était particulier à la Nouvelle Calédonie et ce n'est qu'à l'époque contemporaine que des auteurs métropolitains emploient parfois ces noms qui n'ont aucun cours en Calédonie. On avait même appelé l'élément chimique médicinal de l'essence de niaouli *mélaleucine* (Gallet 1884 : 6, Vuillod 1891 : 170) mais ce nom est également perdu.

LE NIAOULI, ARBRE UTILE.

Les emplois du niaouli, en Calédonie, ont été très variés. Les autochtones utilisaient l'écorce pour envelopper la mounaie, pour faire des toitures et pour calfater les pirogues. Ils font toujours des infusions — du « thé » — avec les feuilles. L'importance de l'écorce se reflète dans le nom qu'on lui donne en français local : *peau de niaouli* où *peau* traduit le nom autochtone qui veut dire à la fois « peau » et « écorce ».

L'arbre a trouvé d'autres emplois avec la colonisation européenne : « C'est grâce à cet arôme que ces feuilles sont chaque jour employées par nos soldats, par les colons pour remplacer la girofle et la cannelle dans les préparations culinaires » (de Rochas, 1862 : 50). Il s'employait et s'emploie toujours pour les poteaux de barrière ; on trouvait le bois très bon, pour la tabletterie fine et les condamnés faisaient des pipes avec les racines (Heckel 1913 : 59-60). La Hautière (1871 : 41) notait que « la feuille de niaouli employée avec modération, donne, aux sauces, une saveur agréable ». Une réclame, imprimée dans la France Australe du 7 août 1899, vantait un Savon au Niaouli « recommandé par les docteurs ».

Le Goménol.

D'essence de Cajeput à huile de Cajeput en passant par la Mélaleucine, l'appellation couramment utilisée du produit des feuilles du niaouli calédonien, reste, jusqu'aux environs de 1892 « l'essence de niaouli ».

Mais le renom du niaouli réside en fin de compte sur le Goménol, nom dont l'origine variait suivant les dires et les auteurs.

Dans « Chronologie de la Nouvelle-Calédonie » (Journal de la Société des Océanistes, tome IX, Paris, décembre 1953), le R. P. O'Reilly note :

« 27 décembre 1880 : Le chimiste-distillateur Malou extrait, à Nouméa de l'huile de Niaouli, le Goménol ».

Mais Malou et Goménol restent pour le moment introuvables dans les documents des années 1880 et suivantes.

Le premier emploi du nom Goménol que nous ayons pu trouver, est chez Carol (1900 : 7). On croit généralement que « la première installation de distillerie ayant été faite près du village de Gomen, le produit obtenu, purifié, a reçu le nom de goménol » (Perrot 1943-44 : 1580).

On ne retrouve nulle trace de cette distillerie de Gomen, pas plus dans les journaux de l'époque que dans la mémoire des habitants de Gomen. Tout dépend, bien sûr, de ce qu'on entend par « distillerie ».

Le créateur du Goménol, d'après le *Dictionnaire étymologique* de Bloch et Wartburg serait un Monsieur Prevet qui dit dans une lettre : « Comme c'est dans un domaine de Nouvelle-Calédonie appelé Gomen que j'ai commencé à distiller cette essence..... (et que) d'autre part dans les pays de langue anglaise on désigne sous le nom de *gum* tout ce qui est résine ou essence, l'idée m'est venue de chercher une appellation qui francise ce nom *gum* et qui rappelle aussi la localité où le *Goménol* a été tout d'abord produit ». Dans les noms des familles calédoniennes, on ne trouve, sauf erreur, nulle trace de Prevet.

Par contre le nom de Prevet est lié aux problèmes de l'élevage calédonien car au début de 1888, la Société Digeon et Cie créait l'usine de conserverie de Gomen-Ouaco et ne pouvant faire face à ses contrats passés avec le ministère de la Guerre, la société Digeon et Cie s'adressa à la Maison Ch. Prevet et Cie, à Paris, et cette Compagnie, en liaison avec la Maison Ballande Fils honora les contrats passés. Mais M. Ch. Prevet n'était pas en Nouvelle-Calédonie ; il restait à Paris, et sa Société était représentée à Gomen-Ouaco par M. Deligny. Prevet doit être une coquille pour Prévot car c'est effectivement la famille Prévot qui a fondé le village européen de Kaala-Gomen. Mais d'après le R. P. O'Reilly (1953 : 222) cette famille n'est arrivée en Calédonie qu'en 1902, deux ans après l'emploi du nom *Goménol* par Carol.

La tradition selon laquelle le Goménol rappelle le nom du village de Gomen où il aurait été extrait pour la première fois s'est accréditée, s'accrédite encore de nos jours dans l'esprit des Calédoniens.

En fait l'origine du mot Goménol est tout autre et ce n'est qu'en dépouillant la presse calédonienne de la fin du XIX^e siècle que nous avons pu trouver les renseignements tant recherchés :

Le journal « La Calédonie » du 22 octobre 1896 publie un article intitulé : « Le Niaouli », reproduisant une étude faite sur le Niaouli par M. F. Laurent, membre de la Société des gens de lettres, étude dont nous extrayons les passages suivants :

« Un nouveau remède vient de prendre rang à la suite de tous ceux qui ont été préconisés et qui ont eu, en leur temps, leur heure de succès. Ce remède est le *Niaouli* dont les Canaques de Nouvelle-Calédonie ont depuis longtemps, vanté les mérites..... M. Bertrand, préparateur au Muséum d'histoire naturelle, a pu retirer du niaouli un liquide huileux qui lui communique ses propriétés. Il s'est trouvé que ce produit a été baptisé du nom plutôt comique de « Gomenol » »

C'est la première fois que le mot Goménol apparaît en Nouvelle-Calédonie. Le lendemain « La France Australe » publie également l'article de M. F. Laurent.

Quelques jours plus tard, le 11 novembre 1896 « La Calédonie » reproduit un article intitulé « Le Goménol » et publié dans le *Figaro* du 8 septembre 1896 ;

Le goménol :

A quoi peut bien rimer ce nom à coucher dehors, qui doit (ou je me trompe fort) paraître pour la première fois dans le *Figaro* ?... Cette drogue exotique et inédite, c'est le goménol... Quant à l'appellation *Goménol*, elle s'explique par ce fait que les *niaoulis* sont surtout abondants dans le district de Gomen entre les rivières de Ténala et de Youanga. Ses parrains font remarquer que le mot est facile à retenir, qu'il dit parfaitement ce qu'il veut dire et ne prête à aucune équivoque, All right !... De là, à essayer d'extraire l'essence à laquelle le niaouli doit tant de mérites, il n'y avait qu'un pas que d'innombrables chimistes se sont, depuis plus de vingt ans évertués à franchir. Mais c'est seulement en 1895 que, grâce aux ingénieuses et patientes études d'un jeune préparateur du Muséum d'histoire naturelle, le savant M. BERTRAND, le problème a pu être complètement résolu, comme doivent se résoudre ces difficiles problèmes toujours si délicats, si obscurs et si compliqués...

Cet article est signé de M. Émile Gautier, membre de la Société des gens de lettres. Nous voilà renseignés sur l'état civil du Goménol.

Nouméa, le 15 avril 1964.